



LE BLOC-NOTES

BERNARD BOUDIC, rédacteur en chef de *Place Publique*

ÇA TOURNE, ÇA VIRE et ça criiiiiie ! Des pieds se balancent dans le ciel, des mains tétanisées s'accrochent aux garde-fous, des chevelures se défont et se lâchent, les visages sont terrifiés et les estomacs tout retournés. Mais, sans blague, quel plaisir ! Le spectacle fascinant de la fête foraine et de ses manèges tourneboulants, les plongées vertigineuses vers le sol qui se propulse à la rencontre des nacelles et les remontées à toute vitesse vers les nuages m'a remis en mémoire le gimmick favori d'un ami journaliste, disparu trop tôt. Acteur dans l'âme, il prenait sa voix la plus théâtrale et un ton de camelot fatigué pour lancer à la cantonade : « Allez, jeunesse ! On rit, on s'amuse ! Un franc le bonheur, un franc le tour de la chance ! Allez jeunesse, on rit on s'amuse ». C'était au temps des auto-tamponneuses. Aujourd'hui, les manèges s'appellent Move in Top, Crazy Dance ou New world XXL. Et ça vous catapulte toujours plus haut, et ça vous retourne toujours plus vite. Et ça vire et ça crie. Allez jeunesse ! On rit, on s'amuse !

■

OUI, RIONS, LE TEMPS D'UNE FÊTE. Car il n'est pas drôle le constat que dresse le sociologue Louis Chauvel, pleinement d'accord avec ce que disait Patricia Loncle dans le numéro 7 de *Place Publique* : « Notre société rejette massivement ses jeunes générations ». Que dit Louis Chauvel ? Que « trente-cinq ans après l'extension du chômage de masse, la jeunesse a servi de variable d'ajustement » et que l'on observe un triple déclassement : des revenus bien en-dessous de ce que devraient donner les diplômes acquis ; des trajectoires sociales en berne par rapport à celles des parents ; des droits sociaux remis en cause. En le rappelant lors de ses vœux au monde économique, Daniel Delaveau a souligné « combien cette situation peut être menaçante pour notre système social et pour la démocratie ». Nous ferions bien d'y réfléchir.

■

PARIS À L'HÔTEL DE LA MARINE. Rennes a le Palais Saint-Georges. Faut-il que la ville vende ou loue le palais Saint-Georges, dessiné au 17^e siècle par Pierre Corbineau, à une so-

ciété hôtelière qui transformerait en hôtel de standing cet ancien couvent occupé aujourd'hui par les sapeurs-pompiers et des services administratifs de la Ville ? La polémique qui a éclaté l'an dernier au mois de septembre quand cette éventualité a été rendue publique a donné lieu aux excès habituels. En gros, les opinions se cristallisent en trois tendances. Celle des grincheux de mauvaise foi – celle-ci, décidément, est sans limites – qui affirme que Rennes devrait transformer Saint-Georges en logements sociaux ou en cités universitaires. Celle des défenseurs du patrimoine, parmi lesquels le porte-parole du groupe UMP au conseil municipal : « Le palais Saint-Georges appartient au patrimoine rennais et régional. Hors de question de le privatiser ! ». Et celle de ceux qui trouvent intéressante l'idée de le transformer en hôtel de standing, pourvu que la Ville reste propriétaire des lieux et que le jardin reste public.

■

MAGDELAINE DE LA FAYETTE, dont le nom court en lettres de fer sur toute la façade du palais Saint-Georges, ne se retournera sans doute pas dans sa tombe si je vois quelques res-



semblance entre cette affaire et celle qui s'est nouée autour d'une éventuelle « privatisation » de l'Hôtel de la Marine à Paris. Ancien garde-meubles de la couronne, l'Hôtel de la Marine donne sur la place de la Concorde et fait pendant de l'autre côté de la Rue Royale, aux cinq étoiles de l'Hôtel Crillon aujourd'hui propriété d'un membre de la famille royale saoudienne, le Prince Mithab Ben Abdallah ben Abd al-Aziz Al Saoud. Tous deux ont été dessinés, un siècle après le Palais Saint-Georges, par Jacques Gabriel, le fils de l'architecte de la place de l'hôtel de Ville de Rennes. L'Hôtel de la Marine est actuellement occupé par les mille marins de l'état-major de la Marine nationale qui doivent bientôt rejoindre le « Pentagone » que l'armée française fait construire, au sud-ouest de Paris, dans le quartier Balard. Cet immense bâtiment (plus de cinq cent cinquante pièces, trois niveaux de sous-sols, plus de vingt-mille mètres carrés de surface bâtie...), au surplus somptueusement décoré et magnifiquement meublé, fait depuis son érection partie du patrimoine national. Cela n'empêche pas l'État d'avoir envisagé de le louer pour qu'il bénéficie d'une « opération innovante de valorisation ». Si l'on a reproché à l'État de se défaire des « bijoux de famille », bien qu'il entende rester propriétaire des lieux, il n'est venu heureusement à personne l'idée de transformer l'hôtel de la Marine en logements sociaux qui pourtant manquent à Paris bien plus cruellement qu'à Rennes. On l'a échappé belle...

■

DE PASSAGE À PARIS, le 14 janvier, j'ai voulu visiter l'exposition Monnet au Grand Palais. Je savais bien que je ne serais pas le seul. Mais, pour une fois, j'étais bien décidé à présenter le coupe-file de ma carte de presse et à me faufiler dans la foule des visiteurs. Naïf, que j'étais ! En début d'après-midi, la queue

était imposante. Les queues plutôt. L'une pour les visiteurs anonymes : « À partir d'ici, quatre heures d'attente ». L'autre pour les VIP, titulaires de passe-droits divers et variés : « À partir d'ici, une heure et demie d'attente ». J'ai fait demi-tour. Une telle attente signifiait que les salles d'exposition seraient bondées et que l'on ne verrait les toiles de Monnet que de loin en se haussant sur la pointe des pieds. Faute de Grand-Palais, va pour le Petit-Palais presque désert. J'y ai vu

« À partir d'ici, une heure et demie d'attente... »

des Sisley, des Pissaro, plusieurs tableaux émouvants de l'école réaliste du 19^e siècle et surtout la très belle exposition des photos de Pierre Boulat, grand reporter, et de sa fille Alexandra, photographe de guerre. Ces photos ont été publiées il y a quelques temps dans le numéro 34 des albums dédiés aux photojournalistes par Reporters sans frontières. En m'offrant une séance de rattrapage, le Petit Palais m'a fait voyager d'un mariage traditionnel dans le Berry à l'Académie militaire de West Point en passant par Sarajevo et Gaza. Une photo m'a fait sourire. On y voit le président tunisien Habib Bourguiba, chahutant une femme pour lui faire enlever son voile. À l'heure exacte où Bourguiba me faisait sourire, Zine el-Abidine Ben Ali faisait ses valises.

■

CHRISTIAN DEVILLERS est un homme affable. Il donne à Jean-Louis Violeau une longue interview qu'on peut lire à la fin de ce nu-

méro. Architecte-urbaniste de renom, distingué à la fois par l'Équerre d'argent en 1984 et par le Grand Prix national de l'urbanisme en 1998, professeur, auteur, il a participé à l'élaboration du quartier de la Morinais à Saint-Jacques-de-la-Lande et le voilà en charge du projet Viasilva à Cesson-Sévigné et Thorigné-Fouillard. Ce soir-là, il est venu modestement, dans l'amphithéâtre du lycée de Cesson-Sévigné devant un public d'élus, d'enseignants, d'élèves et de simples citoyens, décortiquer par le menu la façon dont il s'est saisi de cet énorme projet. Il parle pendant deux heures, sans jamais se départir d'une sorte de courtoisie généreuse et détendue. J'avais remarqué la même attitude chez Antoine Grumbach, lui aussi Grand Prix national de l'urbanisme (1992), parlant devant cinq cents personnes au Triangle du projet de « requalification » du Blossne. Qu'en retenir ? D'abord qu'accueillir, en quelques jours, pour des réunions publiques, deux architectes-urbanistes de ce calibre montre que Rennes Métropole est une ville qui compte. Ensuite, qu'il ne faut jamais hésiter à viser haut plutôt que de se complaire dans le médiocre. Les gens savent reconnaître ceux qui ne les prennent pas pour des gogos.

■

JUSTEMENT... En organisant, le 19 janvier, une première conférence-débat sur l'intercommunalité, *Place Publique* et le Crape, le centre de recherches de Sciences Po, n'imaginaient pas réunir 160 personnes à l'Espace Ouest-France. Le sujet n'était pas particulièrement aguichant. Et pourtant, le public s'est montré extrêmement attentif aux explications liminaires données par Romain Pasquier (Crape-Sciences Po-Rennes 1) comme au débat lui-même entre Françoise Gatel (Association des maires d'Ille-et-Vilaine) et Bernard Poirier (Rennes Métropole). Un vrai débat, au demeurant, où chacun a laissé l'autre

insister sur ses différences qui, du coup, sont apparues nettement. Un débat paisible et courtois de bout en bout. Merci les débatteurs ! Merci le public !



SUR WIKI-RENNES, on trouve de tout. La charte des dix commandements de la galette-saucisse, voisine un film de TV Rennes montrant un riverain qui, dans les années 80, lavait son linge tous les lundis dans le canal Saint-Martin. On y apprend que Robert Milin est un artiste né en 1951 à Brest, connu à Rennes pour avoir réalisé l'œuvre « Cleunay : ses gens » et on peut y lire un récit du bombardement de Rennes le 17 juin 1940 d'après les souvenirs du docteur René Patay. Mais aussi quelques explications sur l'évêque Marbode qui a donné son nom à une petite allée entre cimetière du Nord et canal Saint-Martin : Rennes, dont il fut nommé évêque en 1096, lui a été plus reconnaissante pour ses Lapidaires, c'est-à-dire des traités qui dressaient la liste de vertus attribuées aux pierres précieuses, que pour son poème qui ruina la réputation de Rennes lorsqu'il fut publié dans les guides touristiques du 19^e siècle. Wiki-Rennes est, à l'image de Wikipedia, une encyclopédie participative. À l'appel de l'association Bug et de la Ville de Rennes, chacun est appelé à la nourrir de textes, d'images, de vidéos, de faits, de témoignages, de souvenirs personnels pour en faire un autoportrait sensible de leur territoire, « un outil de partage de la mémoire vivante de leur métropole ». Les Rennais, jeunes ou anciens, ne s'en privent pas. Dans les maisons de retraite, dans les associations, dans les maisons de quartier ou chez soi, Wiki-Rennes est déjà bien connu. En dix mois, il a réuni dans la plus grande discrétion 180 contributeurs et offre déjà 1 700 pages à la consultation. Rennais, à vos claviers !



LES PRÉSIDENTS D'UNIVERSITÉ portent plus souvent costume et cravate que simple chemise de grosse toile et corde au cou. De quoi s'étonner d'être comparés aux Bourgeois de Calais par un spécialiste nantais de la science politique qui les interpellait avec vigueur. C'était lors du colloque Université et territoires que nous avons organisé en février, à l'Hôtel de Région, avec les Maisons des sciences de l'homme de Nantes et de Bretagne. On parlait du Grand emprunt, de l'appel à projets de l'État auquel les universités ligériennes et bretonnes ont finalement décidé de répondre en commun comme nous l'expliquions dans notre dernier numéro. L'en-nui, c'est qu'on ne connaît pas grand-chose des règles du jeu. Quand l'État fera-t-il connaître sa réponse ? Comment sera composé le jury chargé d'évaluer les projets ? Ce jury aura-t-il le dernier mot ? Une procédure d'appel est-elle prévue ? Bref, qu'y a-t-il à gagner, quand et comment dans cette drôle de partie ? Y jouer serait se rendre humblement, pieds nus et tête baissée devant l'État, comme les six Bourgeois de Calais, en pleine guerre de Cent ans, quémandant au roi anglais Édouard III la grâce de leur ville après un siège interminable.



ILS SE SONT REBIFFÉS, les « Bourgeois ». Avouant, c'est vrai, que les règles du jeu ne sont guère lisibles, mais que, auprès d'Édouard III, pardon, de Nicolas Sarkozy, ce n'est pas la vie sauve qu'ils demandent, mais un label d'excellence pour leurs universités et l'argent qui va avec. Arguant surtout qu'il est impossible de ne pas s'aligner dans la course. Éthique de responsabilité contre éthique de conviction, a plaidé Daniel Martina, le président du Pôle de recherche et d'enseignement supérieur Nantes, Angers, Le Mans. « On ne comprendrait pas que nos régions, en plein essor économique et démographique et dont le taux de succès au

bac est le plus fort de France, soient écartées du podium », a renchéri Bernard Pouliquen, le vice-président de la Région Bretagne en charge de l'enseignement supérieur. « N'ayons pas peur ! », a lancé, à la manière d'un Jean-Paul II, Yannick Guin, le vice-président à l'enseignement supérieur de Nantes Métropole.



ON COMPREND BIEN et la mise en cause, et la réponse des présidents d'université comme des politiques. C'est que – on l'a souvent écrit dans cette revue – nous en sommes à un nouvel âge de l'intervention de l'État. L'aménagement du territoire, c'est fini. Place au « gouvernement à distance », à la « gouvernance par les dispositifs ». On met en concurrence les territoires, on édicte de vagues règles du jeu – l'imprécision donne un piment supplémentaire à la partie pour qui tient les cartes en mains –, on agite, on laisse mijoter, on attend... Attendons, attendons puisque, la copie remise, il n'y a rien d'autre à faire. En espérant toutefois que « la concurrence sera parfaite et non faussée », comme l'a souhaité malicieusement André Lespagnol, l'ancien vice-président de la Région Bretagne. Attendons, sans oublier, comme l'a rappelé le géographe Armand Frémont, qu'en France « l'enseignement supérieur reste un service public » et que « à trop parler d'excellence, on risque d'oublier la démocratisation, le vivier nécessaire à la qualité. »

Thierry Guidet



À LIRE

Atala, une revue unique en son genre

Atala, revue savante issue du lycée Chateaubriand, publie en ce mois de mars son 14^e numéro consacré à « La culture générale ». Pourquoi et comment est née cette publication originale ? Ses deux directeurs, Stéphane Gibert et Jean Le Bihan, parlent.

Atala n'est pas une revue comme les autres. D'abord, elle ne paraît qu'une fois l'an. Toujours en mars. Il en est ainsi du numéro 14 sorti ce mois-ci sur le thème de « La culture générale »¹. Ensuite, cette revue est conçue et financée par un établissement scolaire : le lycée Chateaubriand. Est-ce à dire qu'elle est faite par les élèves ? Pas du tout. Mais par une armée de professeurs de haut vol.

« Des enseignants ou des ex-enseignants de Chateaubriand, parfois des anciens étudiants, mais aussi des universitaires, à chaque fois des plumes reconnues dans leur domaine », expliquent en chœur Jean Le Bihan et Stéphane Gibert, les deux directeurs d'*Atala* qui ont succédé à Pierre Champion en 2007. Le premier est maître de conférences en histoire contemporaine à Rennes 2, le second, professeur d'histoire en khâgne à Châteaubriand.

Un troisième homme, Richard Le Roux, joue également un rôle pivot dans cette affaire en assurant le secrétariat de rédaction. Au-delà, ce sont 25 personnes qui constituent le comité de rédaction, tous profs de fac ou de classes préparatoires.

Comment est venue cette idée de réaliser une revue savante aux couleurs d'un lycée, cas de figure sans doute unique en France ? « Au départ, raconte Stéphane Gibert, nous organisons un cycle de conférences publiques sur des thèmes annuels dans le cadre de la formation générale des élèves. Puis est venue l'idée de publier les textes de ces conférences. Pour cela, nous avons monté une association d'enseignants : « Le Cercle de réflexion universitaire du lycée Chateaubriand », dit « Le Cru de Chateau ». Voilà quinze ans, nous avons souhaité compléter cela par la publication d'une revue qui soit un espace de réflexion, une manière aussi de montrer aux élèves ce qu'est un travail éditorial ».

Sorti en 1998, le premier numéro d'*Atala*² avait pour thème, cela coule de source, « Chateaubriand » ! Suivront, entre autres, « La traduction », « La culture scientifique », « Au bonheur du risque », « Mondes du livre », « La France et l'Allemagne », « Les Espagnes », « La distance, objet géographique »...

Chaque numéro vendu 16 € fait 200 à 250 pages et réunit une vingtaine de contributions. « Petit à petit, indique Jean Le Bihan, nous avons adopté pour chaque sujet une démarche pluridisciplinaire qui correspond d'ailleurs parfaitement à l'enseignement des classes pré-

Jean Le Bihan et Stéphane Gibert, les co-directeurs, devant quelques exemplaires d'*Atala*.



paratoires. Nous avons aussi appris en marchant, précise-t-il. Aujourd'hui nos thèmes correspondent davantage à une problématique : par exemple la « culture générale », qu'est-ce que c'est que cette notion impensée ? Est-ce que cela existe ailleurs qu'en France ? Etc. En 2013, nous traiterons de l'art contemporain en nous penchant sur la question de la sensibilisation ».

2013 ? Oui, car la préparation de chaque *Atala* demande plusieurs années de travail ! Le comité de rédaction choisi un thème et confie chaque titre à un ou plusieurs directeurs, souvent un professeur de lycée et un universitaire. Les professeurs ont appris à se muer en éditeurs, choisissant soigneusement les illustrations, surveillant la typographie, jugeant la lisibilité. « Beaucoup de travail mais c'est passionnant », disent les deux directeurs ravis de cette aventure désintéressée par laquelle des enseignants se mettent au service du savoir afin de produire une publication de qualité. Ils se réjouissent que certains articles pointus soient devenus des références citées par certains travaux universitaires et que des universités se soient abonnées.

Bon an mal an, *Atala*³ qui bénéficie de financements du lycée et de la Ville diffuse 200 à 250 exemplaires. Les anciens numéros continuent de se vendre. Surtout, il y a Internet. Même si les auteurs se disent « attachés à la matérialité de la revue sous forme papier », ils savent jouer du Web. Sur le site du lycée⁴, se trouvent une foule d'informations, y compris d'anciens articles mis en ligne et même le script de toutes les conférences données dans l'établissement.

GEORGES GUITTON

1. *Atala* n°14, mars 2011, « La culture générale », sous la direction de Maxime Abolgassemi et Alain Trouvé.
2. *Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert* est le titre d'un célèbre roman de François-René de Chateaubriand publié en 1801.
3. Sous le titre *Atala*, le lycée Chateaubriand publie également chaque année un recueil des poèmes rédigés par les élèves dans le cadre d'ateliers d'écriture poétique.
4. <http://www.lycee-chateaubriand.fr/cru-atala/index.php>

À LIRE



Place Publique participera à Rue des Livres. On y trouvera l'ensemble de nos numéros et l'occasion de parler de la revue avec ses responsables

Rue-des-Livres, le festival rennais qui monte...

Les 11, 12 et 13 mars, aura lieu dans le quartier de Maurepas le festival littéraire Rue-des-Livres. Cette manifestation, parrainée par Yann Queffélec, ne cesse de prendre de l'ampleur. Cette année, elle s'intéresse à la littérature jeunesse et la ville avec une cinquantaine d'auteurs à l'affiche.

Lors de sa création en 2008, le festival Rue-des-Livres reçut 2 000 visiteurs. L'année suivante, 4 000. L'an dernier, 8 000. Croissance exponentielle ! Qu'en sera-t-il cette année ? En tout cas, le festival entre dans la maturité, se donne une nouvelle organisation et de nouveaux moyens. « On ne pouvait rester sur les bases originelles faites un peu de bric et de broc », indique son directeur Jean-Luc Goyer. Les circonstances ont fait que la Maison de quartier de Maurepas qui fut à l'origine du festival a été dissoute. C'est une autre association, dite Atelier culturel de Maurepas, qui lui succède mais uniquement sur le créneau de la culture populaire : à son actif, le festival de la Soupe, la fête du Voisinage et... Rue-des-Livres.

« Pour être efficaces, nous avons élaboré une charte. Comme nous ne voulions pas rester entre nous, nous avons mis en place un comité de pilotage et un comité artistique. Grâce à cela le travail est plus riche

et plus simple », ajoute Jean-Luc Goyer.

Concrètement « Rue des Livres se recentre sur le thème de la littérature et de la ville, en resserrant les invités cette année autour de la jeunesse dans la ville, avec un attention particulière à la littérature ados et jeunes adultes ». Pour le reste, les quarante bénévoles attendent l'arrivée d'une cinquantaine d'auteurs pendant trois jours. Libraires et éditeurs locaux sont également de la partie. Les éditions de Juillet exposeront de grandes photos sur les enfants de Palestine. Une troupe d'intervention poétique animera la fête. Il y aura des tables rondes et du slam. Tout se déroule sur le site Guy-Ropartz : dans la salle du même nom et sous différents chapiteaux. L'édition 2011 sera aussi l'occasion de lancer un Prix du festival Rue-des-Livres.

GEORGES GUITTON

Festival Rue-des-Livres, rue Guy-Ropartz à Maurepas, les 11, 12 et 13 mars. Entrée gratuite. Parmi les auteurs invités : Isabelle Nières, Mhammedi Kawthar, Habiba Mahany, Evelyne Brisou-Pellen, Jean-Luc Le Pogam, Gouven Hamel, Anne Pietri, Laurence Schaack, Frédéric Niobey, Franck Darcel, Sylvie Rouch, Jean-Paul Gourévitch, Hugo Buan, Maud Lethielleux, Albert Bensoussan, Patricia Torrente, Claire Juliard, Jérôme Leroy...
www.festival-ruedeslivres.fr



À LIRE

HISTOIRE

En province au temps des artisans peintres

Charles Le Maistre, actif à Port-Louis, est qualifié en 1769 de "peintre barbouilleur"... ce qui ne donne pas une haute idée de ses talents artistiques ! C'est un des nombreux peintres bretons que Maud Hamoury fait sortir de l'oubli. Elle tord définitivement le cou, pour ce qui est de la peinture, à l'idée d'un art populaire totalement anonyme. Elle démontre brillamment que la Bretagne n'est pas une province sans peintres, et confirme à son échelle l'existence de cette "peinture provinciale" française qui avait fait l'objet d'un colloque à Rennes 2, il y a plus de dix ans.

La créativité de ces peintres est très réduite dans l'ensemble : la plupart se contentent de réaliser les tableaux qu'on leur commande en s'inspirant directement des nombreuses gravures qui circulent dans la province. C'est à travers elles que s'infiltrèrent, souvent rapidement, des influences extérieures, venues par exemple d'Italie. La Bretagne en effet n'est nullement à l'écart des échanges culturels. Le gros chantier rennais des décors peints du parlement de Bretagne permet aussi, à partir de la mi-17^e siècle, une relation directe avec le milieu pictural parisien.

Mais ces tableaux n'ont rien d'original, leur rôle n'en est pas moins fondamental : ils sont des véhicules privilégiés des dévotions de la Réforme catholique, sous le contrôle actif des autorités cléricales. Point de déviances ici, et même une nette pruderie : sur une gravure représentant *Jésus et la Samaritaine*, cette dernière a un sein apparent ; le tableau qui s'en inspire a pris soin de le couvrir : "Cachez ce sein" disait Tartuffe...

Maud Hamoury constate que les thèmes religieux les plus présents concernent l'enfance et la mort du Christ, et plus encore la dévotion mariale. C'est la donation du Rosaire, avec cent-huit tableaux, qui est de loin la peinture la plus fréquente. Constatons en revanche qu'à quelques rares exceptions (avant tout celle de saint Yves), les saints bretons figurent sur très peu de tableaux. L'iconographie religieuse permet au passage de visualiser de nombreux aspects de la vie quotidienne. Une représentation de saint Crépin et saint Crépinien, patrons des cordonniers, met ainsi en scène les deux saints au travail dans une boutique, au milieu de tous les outils de leur profession.

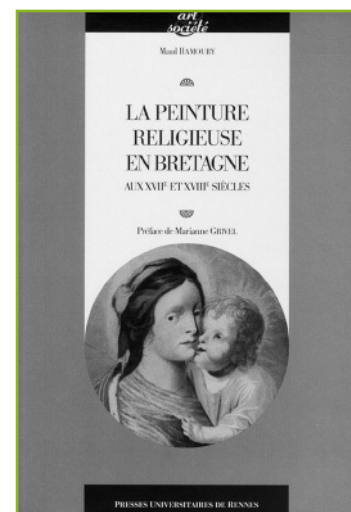
L'enquête de Maud Hamoury lui a permis de repérer plus de neuf cents œuvres conservées (toutes reproduites dans le livre sur un CDRom) : ce sont les rescapées d'un univers pictural bien plus abondant. Mieux encore, elle est parvenue à repérer un millier de peintres, dont elle compose un impressionnant dictionnaire. Dans les deux cas, l'amateur peut picorer à son gré et l'érudit ausculter son do-

main de prédilection. Maud Hamoury démontre avec brio que l'histoire de l'art sait aujourd'hui combiner ses méthodes traditionnelles (comme l'attribution des œuvres ou la recherche des modèles) avec la plongée dans les archives ou l'attention aux réalités sociologiques du milieu étudié. Les archives nous découvrent des artistes intéressants, comme ces peintres nantais du 17^e siècle dont on sait qu'ils sont allés se former jusqu'à Rome, et la frustration est réelle, de ne plus disposer de

leurs œuvres pour juger de leur talent, qui sortait sûrement du lot commun. Car la grande majorité des peintres sont des artisans et ils sont alors perçus comme tels, "au même titre qu'un menuisier ou un charpentier" affirme Maud Hamoury. Elle repère de nombreuses dynasties de peintres et fournit une masse de détails sur les conditions concrètes de leur activité : on les voit au travail pour peindre de modestes toiles, mais aussi de grands plafonds lambrissés ou encore des cadrans d'horloge, des coqs de clocher, des reliquaires... Rien cependant qui puisse s'apparenter alors à un "style breton" identifiable : le temps n'est pas encore venu des véritables écoles régionales. Plus personne ne pourra croire désormais que François Valentin (1738-1805) qui figure d'ailleurs en bonne place dans l'ouvrage, est le "premier peintre" de la Bretagne... Le patrimoine important que nous fait découvrir Maud Hamoury attend ses lecteurs comme ses spectateurs : ces tableaux, même s'ils sont pour beaucoup esthétiquement banals, n'en constituent pas moins des témoignages essentiels pour appréhender la culture visuelle et religieuse des Bretons des siècles passés.

PHILIPPE HAMON

Maud Hamoury, *La peinture religieuse en Bretagne aux 17^e et 18^e siècles*, Rennes, PUR, 2010.



À LIRE

HISTOIRE

L'Europe centrale (14^e – 16^e siècles) avant l'essor des nationalismes

Ecartelée entre les "blocs" de l'Est et de l'Ouest, quasi effacée pendant un demi-siècle, l'Europe centrale renaît, comme espace et comme notion, depuis vingt ans. Cette *Mitteleuropa* si florissante aux siècles passés se moque bien du défunt rideau de fer, finalement peu durable à l'aune des temps historiques. Entre 14^e et 16^e siècles, le livre s'affranchit également d'une autre limite, pas plus pertinente pour le sujet, et traite d'un seul élan Moyen Âge tardif et premiers temps de l'époque moderne.

C'est un chantier très actif pour les historiens : des approches nouvelles (dans le domaine religieux en particulier) ont pu prendre appui sur une solide tradition d'histoire économique et sociale, cultivée avec profit, mais parfois sous contrainte, aux temps des démocraties dites populaires. L'ouvrage rassemble quatorze contributions, toutes exemptes de jargon, de la part d'historiens des pays concernés mais aussi d'historiens français. Au premier rang d'entre eux figure Marie-Madeleine de Cevins, maître d'œuvre du livre, professeur d'histoire médiévale à l'université Rennes 2 qui est une des rares spécialistes françaises de la Hongrie, avec comme terrain d'étude privilégié les ordres religieux.

Cette Europe centrale est un ensemble régional marqué, tout au long des siècles étudiés, par de permanentes recompositions politiques. Elles se font au profit de dynasties prestigieuses comme les Jagellon, ou de monarques exceptionnels, comme le roi de Hongrie Matthias Corvin dont le pouvoir s'étend à sa mort (1490) de la Dalmatie à la Silésie, et de la Moldavie à l'Autriche. Mais ce sont les Habsbourg qui, progressivement, entre 15^e et 18^e siècles, finissent par prendre le contrôle de la région.

Celle-ci vit alors dans la hantise du Turc, et la croisade y reste un projet d'actualité. La bigarrure religieuse y est très supérieure à celle de l'Europe occidentale, le summum étant atteint en Bohême où, avant même l'essor des protestantismes, se développent des communautés aux noms étranges (utraquistes, Unité des frères) en concurrence directe avec l'Église catholique.

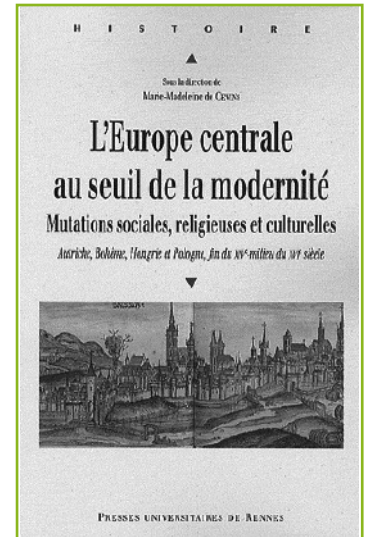
Ici le multiculturel et le multiconfessionnel sont donc souvent à l'ordre du jour. Dans la garde-robe des nobles polonais, on trouve des vêtements et tissus décrits comme allemands ou italiens, mais également russes ou turcs. Quant aux Chevaliers Teutoniques, battus en 1410, ils dénoncent dans l'armée adverse, un mélange incongru de chrétiens, de païens (c'est la dernière région d'Europe où ils sont encore

présents) et de musulmans... Dans certains des pays, la tolérance religieuse entre catholiques et protestants s'imposera même plus ou moins durablement.

Souplesse des organisations politiques et ouverture culturelle : le message paraît avoir encore son actualité. Mais la "modernité" dans laquelle entre alors l'Europe centrale est aussi celle de l'essor des nationalismes et de l'asservissement de la paysannerie à la noblesse. Là-bas comme ici, l'histoire ne délivre ni leçons, ni modèles transposables. Mais ce livre nous permet de mieux comprendre la diversité et la richesse d'une région qui reste trop mal connue et de mieux saisir quelle a été sa contribution à l'essor culturel de l'Europe.

PHILIPPE HAMON

Marie-Madeleine de Cevins (dir), *L'Europe centrale au seuil de la modernité. Mutations sociales, religieuses et culturelles. Autriche, Bohême, Hongrie et Pologne, fin du 14^e-milieu du 16^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 232 pages, 20 €.



À LIRE

QUESTIONS URBAINES

L'aventure des mots de la ville

C'est une vraie somme ! Ce volume compact de 264 articles écrits par 160 auteurs est le résultat de près de dix ans d'un travail titanesque visant à éclairer comment dans le monde on parle, décrit et explique les villes, le tout à travers sept langues européennes et en arabe. Ne vous attendez donc pas à une liste exhaustive de mots comme dans un dictionnaire ou à un lexique spécialisé réservés aux scientifiques, aux professionnels. Non, les mots qui sont parcourus dans cet ouvrage ne sont là que pour faire voyager, circuler dans les pays et les sociétés qui les utilisent tous les jours.

Tous les détails de ce beau projet sont présentés dans les deux premiers chapitres qui présentent la spécificité de l'ouvrage comme les différentes étapes de sa construction et de son écriture. On comprend que passer d'une langue à l'autre n'est pas une mince affaire : comment préserver le sens lié à chaque communauté culturelle en évitant l'unification artificielle d'un unique terme, traduit dans chaque langue ? Pour éviter ce risque, on trouve pour chaque entrée le « même » mot mais dont l'orthographe d'origine est conservée, détaillé par sa notice. Voilà par exemple qui explique pourquoi on y trouvera des entrées « suburbs » puis « banlieue », ou encore « plaza » (espagnol), « platz » allemand et le « plaza » nord-américain tout trois renvoyant à trois choses tout de même bien différentes suivant ces pays.

Ce qui est alors assez magique, c'est que les auteurs, par ce cheminement, nous font apparaître à quel point les villes du monde sont faites de différences, certes, dans leurs réalités matérielles, mais surtout dans la manière dont elles sont conçues, représentées, une belle diversité très éloignée d'une supposée homogénéisation pointée régulièrement par quelques cassandres. Un autre aspects des plus intéressants est lié à l'approche historique de chacun de ces termes qui permet d'éclairer efficacement la construction des réalités auxquelles ces mots contribuent, du fait qu'il soit bien évidemment des mots utiles et utilisés : à travers leur usage des visions du monde se forment, des catégories d'action publique se façonnent, comme en témoigne l'histoire du terme « ghetto » (et de ses variantes).

Entrons donc dans cet ensemble qui reste très accessible au grand public comme au spécialiste, car il a évité le piège de l'hyperprécision linguistique, historique et plus largement disciplinaire. Sans détailler le choix des mots retenus, notons – avant de critiquer trop en hâte tel ou tel manque ou angle de vue – à quel point le résultat est un formidable équilibre entre un nombre de mots par langue, entre des disciplines, ou encore entre des champs sémantiques impossible à isoler les uns des autres. D'où les quatre thèmes majeurs de classement retenus : des désignations générale de la ville, de l'agglomération,

des termes renvoyant aux divisions de la ville, des types d'habitation et des voies et espaces de circulation, vaste thème dans lesquels sont intégrés les mot ayant trait aux jardins, aux places et toutes sortes d'espaces intermédiaires. Sur le plan formel, un excellent index thématique reprend ces quatre catégories, en y intégrant un sous-classement pour chacune des langues : fort pratique pour se repérer.

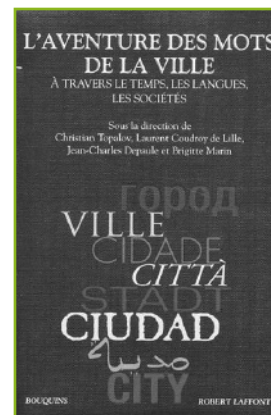
À partir de ces quatre ensembles sont déclinés autant de paquets de mots : Bezirk, praça, maydân, bidonville, barrio, apartment house, piazza, piazza, stolica, villa, Wohnkomplex, Zentrum, rue, paseo, madîna, haus, inn, skyscraper, prigorod, lotissement.....et l'on remarquera d'ailleurs qu'il n'y a pas de mot spécifiquement lié à l'architecture, probablement une toute autre entreprise.

Ne détaillons pas davantage : s'il ne fallait retenir qu'un exemple, ce serait sans hésiter le terme « suburbain » (suburb, en anglais, subúrbio en portugais, suburbio en espagnol et argentin). Il est en effet frappant de constater que, malgré les différences fortes de sens et d'orthographe entre ces langues, des usages intenses ou au contraire très faibles, tous font apparaître une même ambivalence à l'œuvre à travers ce terme qui alterne entre grande précision (de catégories administratives notamment) et très forte imprécision, désignant des réalités mouvantes, flottantes, mal identifiables et encore difficilement identifiées, de modes de vie hétérogènes et en renouvellement, d'espaces aux frontières incertaines, de conditions de vie misérables comme des plus favorisées.

Quelques faiblesses au final ? Oui, un ouvrage trop court et à prolonger d'urgence ! Peut-être, plus sérieusement, un réel manque total d'illustration qui rend l'ensemble malgré tout un peu aride alors que nombre de mots s'y seraient pourtant prêtés.

MARC DUMONT

Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule, Brigitte Martin (sous la dir. de), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Editions Robert Laffont, août 2010, 1 492 pages, 45 €.



À LIRE

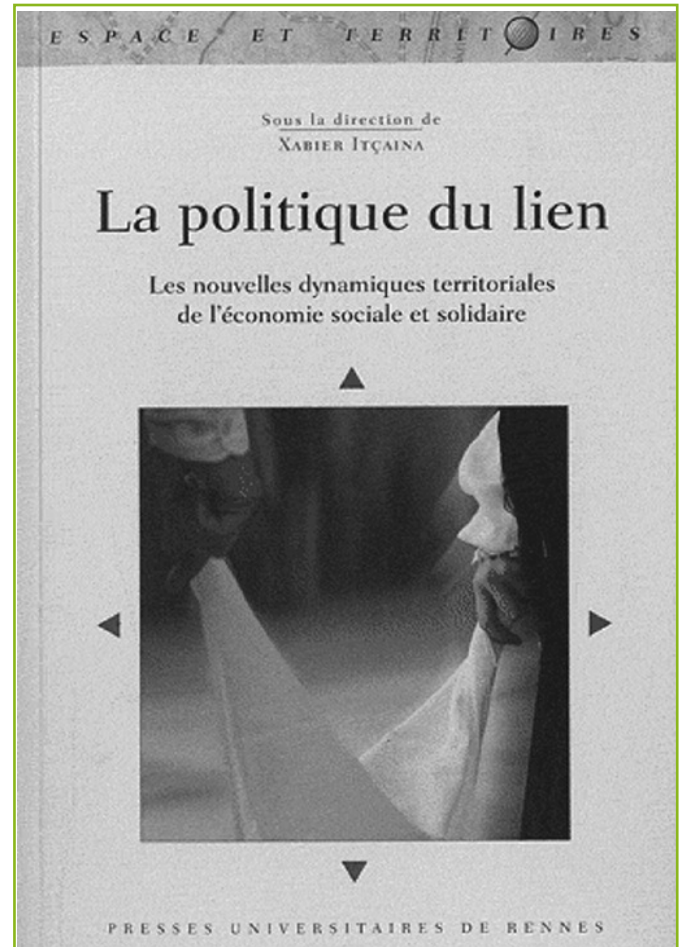
La politique du lien, les nouvelles dynamiques territoriales de l'économie sociale et solidaire

Aboutissement de programmes de recherche et d'un colloque soutenus par la DIISES, cet ouvrage collectif présente 18 contributions traitant des dynamiques territoriales de l'Économie sociale et solidaire –ESS– au plan local (« méso-économie territoriale ») à partir de quatre entrées complémentaires que constituent la transformation des matrices territoriales, l'impact des actions publiques, la question des finances solidaires et la place de pratiques militantes des acteurs dans le développement territorial. Si l'approche pluridisciplinaire revendiquée et la comparaison régionale ou transnationale apportent un éclairage utile à la compréhension des enjeux territoriaux, la lecture de l'ouvrage donne au lecteur le sentiment d'une juxtaposition de positions différenciées nourries par des légitimités disciplinaires et la diversité des terrains retenus. La recherche d'un axe de cohérence autour de la notion prometteuse de la politique du lien contenue dans le titre n'est pas véritablement traitée dans l'ensemble de l'ouvrage. En revanche, ce recueil destiné à un public de spécialistes offre une grande richesse d'informations et d'analyses par sa capacité à mettre en lumière les dynamiques territoriales de l'ESS et leur transformations contemporaines.

De plus, les contributions aussi diverses que passionnantes, d'auteurs rennais (Annie GOUZIEN, Sébastien SEGAS, Lionel ARNAUD, Marie-Thérèse TAUPIN) soulignent l'existence d'un pôle de recherche sur l'ESS dans notre ville, pôle relié par des coopérations actives à des réseaux régionaux, nationaux et européens.

La transformation des matrices territoriales

Ce chapitre interroge les relations entre les entreprises et mouvements de l'ESS et leur territoire d'implantation. Si l'ESS, dans ses développements spécifiques peut être considérée comme le produit d'un territoire particulier, elle devient par sa structuration et sa consolidation un acteur de la construction de nouvelles territorialités. Les recompositions de secteurs concurrentiels comme la mutualité ou la banquassurance laissent apparaître des processus complexes de concentration, déterritorialisation et de reterritorialisation de certaines fonctions de proximité. Dans les domaines d'activités dépendant des politiques sociales, de l'emploi et de l'insertion la régulation administrative constitue une force de structuration territoriale



des associations notamment. De plus, la mise en œuvre de politiques publiques de soutien à l'ESS se traduit par une incitation à la transversalité territoriale afin de corriger les logiques verticales et sectorielles. L'ESS devient ainsi pour les pouvoirs publics un acteur partenaire du développement économique et social local. Si un renouveau du mouvement coopératif est observé dans les domaines des services, du conseil et de l'ingénierie, il reste encore à apprécier au plan macro-économique l'impact de ces entreprises sur les territoires. Une autre approche centrée sur les pratiques et les représentations des acteurs montre une grande diversité des rapports au territoire invalidant ainsi l'image d'une ESS unifiée dans son rapport au territoire. L'analyse comparative, sectorielle et territoriale de la place des coopératives de pêche dans les systèmes productifs locaux montre la construction sociale de proximités professionnelles et institution-

À LIRE

nelles, formes de résistance pour des économies en crise. L'exemple des coopératives sociales italiennes illustre l'importance des constructions sociales et politiques locales. Ces organisations fortement inspirées par des références politiques sont aujourd'hui confrontées à la concurrence du marché des services et cherchent à consolider leur position par la création de réseaux et de consortiums coopératifs.

Actions publique territoriale comparée

Les politiques publiques de structuration de l'ESS à différentes échelles territoriales conduisent à une reconnaissance institutionnelle qui se renforce dans le cadre de dispositifs de concertation et de soutien générant ainsi des formes renouvelées d'influences et de dépendances réciproques. Les dispositifs d'appui à la création d'activité et d'emploi, la construction d'une gouvernance territoriale de l'ESS, les enjeux de formation et de professionnalisation des acteurs associatifs, l'action publique délégué aux associations d'action sociale, le capital social généré par la création d'événements culturels sont autant d'exemples singuliers qui permettent de nommer la construction de formes d'alliances permettant la transition de politiques publiques en actions publiques concertées au service du développement des territoires.

Finances solidaires

Ce chapitre cherche à mettre en lumière les enjeux de la microfinance qui instaure au plan local un lien de solidarité médiatisé par la technique bancaire entre des populations qui ont des capacités de financement et celles qui sont exclues de l'accès au crédit par les banques commerciales ou coopératives. L'analyse spatiale est mobilisée pour apprécier et analyser la distribution territoriale de la microfinance et offrir quelques pistes de réflexion sur la progression de son implantation. Dans un autre registre l'analyse des logiques de justifications montre que les acteurs de la microfinance mobilisent différentes formes d'argumentation pour développer leurs actions (créativité, convivialité, solidarité, engagement)

Usages militants

Commerce équitable, Systèmes d'échanges locaux –SEL–, Responsabilité sociale des entreprises –RSE–, sont les trois approches sectorielles des pratiques militantes étudiées autour du paradoxe de « l'entre soi pour les autres ». L'étude du positionnement militant de ces organisations montre une forme d'usage politique qui permet la traduction de valeurs universelles dans un projet économique et social pragmatique. Cependant, l'observation de pratiques autocentrées portées par des communautés exclusives montre une contradiction entre l'appartenance à un mode d'action et son impact plus global sur

les territoires.

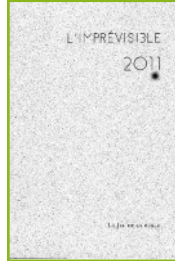
La conclusion de l'ouvrage souligne le lien historique entre l'invention de nouvelles formes de solidarités économiques et sociales et les crises qui affectent le modèle macroéconomique dominant. L'ESS apparaît ainsi à l'échelle des territoires comme une alternative crédible ce qui justifie la mobilisation d'acteurs publics et privés engagés dans la construction territoriale de nouvelles dynamiques produisant de nouveaux liens entre action publique et initiatives de la société civile.

ALAIN PENVEN
COLLÈGE COOPÉRATIF-CERCOOP-RENNES2

La Politique du lien, sous la direction de Xabier Itçaina, Presses Universitaires de Rennes (Collection : Espaces et territoires), 2010, 383p, 18 €

À LIRE

L'imprévisible 2011, un agenda pour tuer les « Journées »



On sourit. On s'esclaffe même. L'agenda dit « L'imprévisible 2011 » se moque de la manie des « Journées ». Ces journées de ceci et de cela qui encombrant de leurs injonctions moutonniers nos vies déjà saturées. L'humour consiste souvent à pousser à l'extrême une logique naissante. Pierre Bazantay invente ainsi 365 journées ! Le 14 juillet devient la « journée pour la canonisation de Léon Zitrone », le 11 novembre celle « de la déco », le 13 décembre, celle « du disjoncteur différentiel ». Pour s'en tenir à mars, moment où paraissent ces lignes, l'auteur décrète le 2, « journée de la continuité du service public », le 3, celle « du dédoublement de la personnalité », le 4, celle « de l'histoire en train de se faire », le 5 étant « la journée pour donner le change »...

Dans son avertissement, Pierre Bazantay explicite parfaitement le propos : « *L'imprévisible* fait sienne la mode actuelle qui consiste, parfois de manière frénétique, à investir le temps quotidien – ce temps zéro du temps – en lui déléguant le portage d'une cause symbolique à forte résonance morale ». Le présent agenda a « pour seule ambition de fournir une image de cette curieuse relation au temps dans un monde qui semble vouloir conjurer la crainte qu'il ne se passe plus rien. »

L'imprévisible 2011 se présente comme un véritable agenda comportant chaque jour une page à remplir soi-même si on le souhaite. En plus de la « journée de... », l'auteur inscrit en bas de page l'anniversaire de faits « historiques ». À la date du 2 mars, on trouve les premières expériences de télégraphe de Claude Chappe (1791), le serment de Koufra (1941) et cet insolite : « À midi, vérification, dans les casernes de pompiers, du bon fonctionnement de la sirène ».

Ces notations sont puisées dans différents ouvrages tels que *L'Almanach des honnêtes gens* (1787) ou *Le calendrier du Père Ubu pour 1901* (Alfred Jarry).

Car pour être cocasse, *L'imprévisible* n'est pas exempt d'intentions littéraires. Il s'inscrit même dans une sorte de tradition vaguement surréaliste. Pierre Bazantay n'est pas né de la dernière pluie. Membre du Collège de Pataphysique, professeur de littérature française à Rennes 2, il a écrit sur Jarry, sur Perec et sur Raymond Roussel, tous auteurs qui furent de savants joueurs de mots.

En même temps que *L'imprévisible*, Pierre Bazantay publie un recueil de petites annonces loufoques et obsessionnelles, 499 annonces

(petites) déjà parues dans une revue confidentielle. Première annonce : « À vendre, drapeaux polonais. Toutes tailles, peu servi. » L'auteur décline à l'infini ce motif du « drapeau polonais » à la manière d'une fixation délirante. Elle est née d'un rêve, révèle-t-il, dans lequel surgit un drapeau polonais bleu au lieu d'être rouge et blanc. Tout cela mêlé à l'Annonciation et à *L'Annonce faite à Marie* de Claudel donne ces annonces à l'humour savoureux et un peu fou.

GEORGES GUITTON

Pierre Bazantay, *L'imprévisible 2011*, édition Le Jeu de la Règle (11, rue des Cordeliers, 14000 Caen – 499 annonces (petites), chez le même éditeur, 126 pages, 9 €.

Les Bensoussan frappent trois coups

Il y a une actualité littéraire Bensoussan ces temps-ci. Albert Bensoussan, enseignant jadis à Rennes2, n'est-il pas le traducteur attiré en français du péruvien Mario Vargas-Llosa, qui a obtenu à l'automne le prix Nobel de littérature. Éminent traducteur au service des écrivains de langue espagnole, lui-même auteur de nombreux livres, Albert Bensoussan a publié l'an dernier un *Federico Garcia Lorea* dans la collection Folio-biographie chez Gallimard. Mais c'est de trois autres livres récents que nous voudrions parler ici : un recueil de nouvelles, *Belles et beaux* ; un récit intime, *Faille* ; un roman retrouvé, *La Césure*, signé de Matilda Tubau-Bensoussan, épouse du précédent.

Belles et beaux. Juif pied-noir d'Afrique du Nord, Albert Bensoussan est hanté par la ville d'Alger, son parfum, son humeur, ses couleurs. Son recueil de nouvelles est pénétré de sensations voluptueuses liées à l'enfance. Il y évoque surtout des histoires de filles, de femmes, anges ou démons désirés, des histoires de dragueurs un tantinet ridicules, à l'instar du « bellâtre de la rue Michelet », titre de l'une des nouvelles. Deux traits caractérisent ces proses savoureuses : leur côté drolatique, moqueur, rigolard, allant même jusqu'à l'autodérision. D'autre part, l'amour que l'auteur manifeste pour la pâte des mots. Non seulement, Albert Bensoussan est doté d'une volubilité toute méditerranéenne (cette envie de raconter pour séduire), mais il joue avec les sons, se laisse emporter par la musique des syllabes. Notre amoureux des langues est le roi de l'assonance calembourdesque et du lexique proluxe.



À LIRE

Faille. Il s'agit là d'une confession triste. Et si l'humour reste bien présent dans ce récit, il appartient à la catégorie bien connue de la « politesse du désespoir ». Albert Bensoussan y raconte la maladie de son épouse Matilda, atteinte depuis des années d'une maladie neuro-dégénérative qui la rend « dolente et aphasique ». Le mari effondré raconte son quotidien, cette espèce de trivialité à quoi se résume désormais la relation. En même temps, il exalte la figure évanouie de cette femme remarquable et aimée, originaire de Barcelone qu'elle quitta en 1939 avec son père, patron de presse fuyant le franquisme. Matilda est une beauté au caractère trempé, graine de cantatrice, secrétaire un temps d'Alexandra David-Néel... À l'université de Rennes, elle fut longtemps comme son mari, professeur d'espagnol. C'est elle qui introduisit en Bretagne l'enseignement de la langue catalane. Traductrice, elle est aussi l'auteur en 1974 d'*Écrivains de Catalogne* (Denoël) et reçut la plus haute distinction de ce pays, la Croix de Saint-Georges. Et voici, cette « Marlé » (son surnom), cet « esprit supérieur », devenue aujourd'hui « une enfant qu'il faut choyer et dorloter ». Par l'écriture, Albert Bensoussan, l'Algérois, conjure ce naufrage. Il regarde la mer et lui parle : « Jamais plus je ne verrai l'étagement des cubes immaculés, les arcades sur le port, les collines au jasmin, le sang vif des bougainvillées : la poudre blanche d'Alger. Et jamais plus Marlé comme avant. »

La Césure. Une même photo du couple enlacé illustre les deux livres comme pour en souligner la gémellité tragique. Dans *Faille*, Albert raconte que le roman de Matilda « était dissimulé sous une pile de papiers, pour la plupart ses cours de fac ». Et voici donc *La Césure* publiée pour la première fois par la grâce de l'amour conjugal. *La Césure* n'a rien d'allègre, c'est l'histoire du déchirement d'un couple, traitée du point de vue de la femme. Tout part d'une hémorragie subie par l'épouse. Cet événement aura pour effet de la déciller de telle sorte qu'au terme d'un long processus, elle volera de ses propres ailes. Le récit de facture assez classique est une sorte d'autofiction puisque, selon Albert dans *Faille*, c'est bien de l'histoire de Matilda avant sa rencontre avec lui, qu'il s'agit.

G.G.

Albert Bensoussan, *Belles et beaux*, éditions Al Manar, illustrations de Joël Leick, 108 pages, 18 €. *Faille*, éditions Apogée, 62 pages, 12 €. Matilda Tubau-Bensoussan, *La Césure*, éditions Apogée, 90 pages, 14 €.

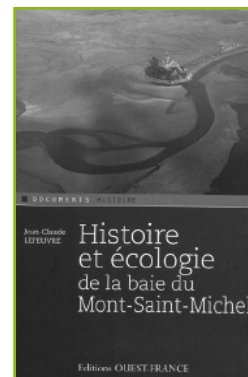
L'écologie de la baie du Mont-Saint-Michel

« Ce livre est le fruit d'une passion pour un lieu magique de mon enfance ».

Quand un scientifique de haut niveau, spécialiste reconnu de l'écologie, mentionne le socle affectif qui justifie son travail, on peut dire que le lecteur est placé entre bonnes mains. Jean-Claude Lefeuvre dans son *Histoire et écologie de la baie du Mont-Saint-Michel* ne trahit pas l'attente qu'il suscite. Ce dont il est question ici, c'est de l'histoire naturelle et humaine, non pas du Mont, cette merveille si souvent ressassée, mais de la baie, son vaste écosystème et sa singulière complexité. Cette démarche illustre l'importance, selon le glaciologue Jean Jouzel dans sa préface, « d'avoir une vision globale de la baie, en incluant ses bassins versants, si l'on veut, pour cette région exceptionnelle, une gestion durable ».

À la fois savant et abordable, le livre expose l'essentiel de ce que les études scientifiques peuvent nous apprendre sur le sujet. On commence par planter le décor géologique – depuis la mer des faluns, il y a une dizaine de millions d'années – et l'on en arrive à la manière dont l'humain façonne au fil des millénaires cet étrange site pourvoyeur de ressources (sel, poisson, huître, herbe...).

Cet exposé clair est aussi un outil de découverte pour le promeneur d'aujourd'hui en ce qu'il nous offre un tableau descriptif des richesses visibles et invisibles de la baie. L'écologie qui fut président de l'Institut français de la biodiversité, qui mena moult enquêtes sur le site même avec ses étudiants, n'hésite pas à s'engager quand il aborde l'avenir du Mont et de son environnement. Exemple parmi d'autres : faut-il comme certains le penserait logique transformer tous les marais salés naturels en marais pâturés ? Surtout pas, plaide Jean-Claude Lefeuvre, car le pâturage condamnerait la fonction de « nourricerie » du marais salé. Ce dernier fait en effet partie « des écosystèmes les plus productifs du monde » : sa production végétale « seule ou associée à la matière organique importée du milieu marin » participe au régime alimentaire « de très nombreux invertébrés ». Apport insoupçonné de ce mélange terre-mer. « Qui, parmi les pêcheurs, pourrait s'imaginer que les marais salés naturels jouent un rôle inestimable dans le maintien des populations de bars et autres poissons ? » C'est pourtant ce qui se passe quand les jeunes bars par millions



À LIRE

viennent se gorger de puces de mer (*orchestia*) nichant dans la vase. Attentif et plutôt favorable aux aménagements en cours pour désenvaser la baie, l'auteur estime que la région du Mont, qu'il compare à un « Rubicube » en trois dimensions, est encore loin d'avoir livré tous ses secrets à la science. Optimiste, un brin lyrique, il lui reste à conclure : « En moi demeure l'enfant émerveillé qui fait confiance aux gens de la baie pour que continue à vivre au rythme des marées, cet espace de lumière où souffle l'esprit. »

G.G.

Jean-Claude Lefeuvre, *Histoire et écologie de la baie du Mont-Saint-Michel*, éditions Ouest-France, 270 pages, 20 €.

100 lieux de mémoire en Bretagne

La Bretagne en 100 lieux. Belle idée mise en œuvre par l'historien Pascal Ory et le photographe Yvon Boëlle dans un beau livre au format à l'italienne. L'arbitraire du compte rond crée ici une contrainte féconde : elle oblige à choisir et force à accoucher du symbolique. Tant de livres inutiles font le tour de Bretagne en images convenues ou flatteuses que celui-ci mérite attention. Sans pesante érudition, les auteurs nous font pénétrer dans des espaces à découvrir, à palper des yeux et des pieds. Allez donc photographier sans rire la ville d'Ys, chère au légendaire armoricain ? Ici, c'est tout « bêtement » une vue de la baie des Trépassés avec un ciel du soir que le mystère soudain irise.



Ajoutons deux bons points : ce voyage en cent étapes suit l'ordre du calendrier. Cette évidence chronologique souvent oubliée est apaisante en ce qu'elle fournit un cadre de lecture stable et familier. Deuxième bon point, Pascal Ory, pour aimer sincèrement la Bretagne (il est originaire de Rennes), jamais ne cède à la grandiloquence propre au celtisme enamouré ni aux extrapolations mythologiques auxquelles cette région semble vouée. Ici on n'hésite pas à « déconstruire » le fatras de clichés où s'embourbe Brocéliande ou encore le simplisme falsificateur qui s'attache à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488). Dernier atout, la balade est diverse comme la vie : on passe de l'enclos paroissial de Pleyben aux parcs à huîtres de Cancale, de la conserverie Hénaff au maquis de Saint-Marcel, de la maison radieuse de

Rezé au musée Louison-Bobet de Saint-Méen. Ce chemin en cent stations, cette guirlande aux cent lumières éclaire la Bretagne d'un jour plus désirable que jamais.

G.G.

Pascal Ory, Yvon Boëlle, *100 lieux de mémoire de la Bretagne et des Bretons*, éditions Ouest-France, 144 pages, 32 €.

Le « vivre sans temps » de Gérard Prémel



« Je vivrai sans temps ». Le calembour du titre s'entend comme une prédiction vaine. On ne sait pas trop ce que veut dire Gérard Prémel dans ce recueil assez hétéroclite. En tout cas ce qu'il dit sans le dire, c'est la commune affliction face à la fuite du temps telle que l'âge la rend sensible et douloureuse.

Le poète trouve toujours des raisons de se réjouir : « C'est ainsi que depuis peu / les choses me paraissent plus simples / et les faits plus considérables », proclame-t-il pour se rassurer, mais cela ne trompe personne. Car de poèmes en proses poétiques, *Je vivrai sans temps* suggère l'érosion et sa concomitante angoisse.

À notre sens, le recueil n'apporte aucune réponse poétique sincère à cette question métaphysique. Cette impression est renforcée par le fourre-tout stylistique et parfois typographique du recueil. On y croise des proses hybrides où la fantaisie du poète semble entrer en conflit avec un récit anecdotique quand ce n'est pas avec quelque envolée spéculative voire morale.

Bref, on n'est pas convaincu par cette collection de textes dits « poèmes » qui recouvrent les douze dernières années d'écriture de Gérard Prémel. Cet écrivain rennais, ancien rédacteur en chef de la revue littéraire bretonne *Hopala !*, vient également de publier un thriller : *Rennes dans l'arène*.

G.G.

Gérard Prémel, *Je vivrai sans temps*, éditions de L'Harmattan, 70 pages, 10,50 €.

À LIRE

Histoire de belles rencontres

Sur la couverture, le titre *Rencontres d'histoire* s'inscrit sur un tableau de Vermeer. Pas de nom d'auteur ni d'éditeur. Ajoutons que ce mystérieux objet n'est pas à vendre. Cette plaquette de 128 pages – très joliment présentée et illustrée – résume trois ans de conférences données par des historiens de Rennes 2 aux Champs Libres.

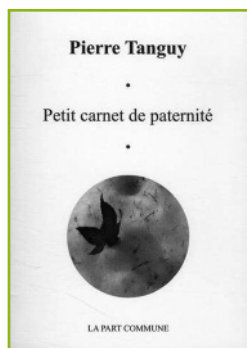
Le petit ouvrage a été distribué gratuitement au public de fidèles qui participait le 15 janvier à la première rencontre de l'année consacrée à *Sports et athlètes dans le monde grec ancien* et excellemment présentée par l'historien Jean-Manuel Roubineau.

Nul doute que le livret *Rencontres d'histoire* édité par les Champs Libres et l'Université de Rennes 2 eût mérité une plus large diffusion. Qu'importe, il témoigne du souci de vulgarisation, dit aussi de « valorisation de la recherche », des historiens de Rennes (voir à ce sujet, dans ce numéro de *Place Publique*, l'article *La ville a besoin d'histoire*). Nées en 2007, les Rencontres d'histoire des Champs Libres ont vu se succéder au fil de quatre saisons, treize conférenciers. Le livre coordonné par Gauthier Aubert et Georges Provost offre la trace de ces interventions. Les textes sont très divers : Pierre Brulé, Christophe Badel et Karine Karila-Cohen nous parlent de la Grèce et de Rome ; Franck Mercier, Daniel Pichot et Jean-Pierre Delumeau du Moyen Âge. L'histoire moderne est représentée par Philippe Hamon, Jean-Marie Le Gall et Jean-Pierre Lethuillier. L'époque contemporaine par Gilbert Nicolas, Jacqueline Sainclivier, Marc Bergère et Emmanuel Droit. À noter que l'aventure ne s'arrête pas avec ce livre. Le cinquième cycle de ces conférences gratuites du samedi après-midi est sur les rails et toujours très suivi par le public rennais.

G.G.

Un « petit carnet de paternité »

Depuis dix ans, chaque année, Pierre Tanguy, Finistérien et longtemps résident rennais, égrène des recueils comme autant de petits cailloux polis. Autant d'instantanés délicats prélevés dans la chair de sa vie. Son discours poétique est abonné à la simplicité, presque au silence. Sur des bouts de papier, il a pris l'habitude d'inscrire de fines notations saisies sur le vif. Quand ses poches en sont pleines, il or-



ganise ses mots en plaquettes lapidaires. D'énigmatiques photographies signées de lui parsèment discrètement les pages.

Dernier-né de la série, *Petit carnet de paternité* est d'une écriture antérieure à tout ce que Pierre Tanguy a publié. Ce sont des notes retrouvées, prises au moment de la naissance de ses deux filles, il y a vingt ou trente ans à Quimper.

C'est le tremblement d'un père attentif à cette vie qui vient, aux détails de la maternité, aux premiers instants : « Vous agrippez le sein / comme certains mangent / un chou à la crème ». On notera ce « vous » inhabituel pour désigner son enfant, manière de signifier l'étrangeté à l'œuvre dans l'intense proximité du père.

Qu'il s'agisse du « premier cri / passé le col / tête la première » ou encore du « premier coup de téléphone / dans une cabine grise » quand « les pièces défilent / le temps de dire / l'heure, le nom... », chacun peut se reconnaître dans les observations intimes du poète.

Peut-être donne-t-il au passage la clef de la forme si brève dont il use pour signifier sa réalité. C'est que l'enfant rend malaisées les phrases fleuves. Question d'ergonomie. Comment « écrire le cul entre deux chaises (...) Témoigner que je n'ai pas le temps / de faire de longs discours / simplement saisir l'instant précieux / où vous dormez la tête calée au creux de mon cou. »

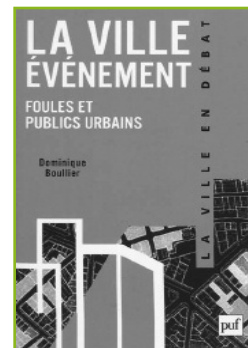
G.G.

Pierre Tanguy, *Petit carnet de paternité*, éditions La Part Commune, 86 pages, 13 €.

Cette foule mystérieuse qui fait la ville

Il y a un usage quotidien de la ville fait de neutralité, chacun s'attachant à respecter la convention « qui consiste à ne rien laisser paraître des émotions et à ne pas engager d'interactions avec ces inconnus », rappelle le sociologue rennais Dominique Boullier. En rupture avec cette fadeur silencieuse, la ville est parfois trouée d'événements. Alors, l'émotion s'exprime, devient visible, audible, sensible. « Le climat urbain en est changé ».

Parmi les « événements » de la ville, Dominique Boullier a choisi d'étudier les rassemblements de masse, ceux qui mettent en jeu des



À LIRE

foules parfois considérables. Notamment ici, les Transmusicales de Rennes, un match de football, route de Lorient, un autre à la Beaujoire. Les observations et analyses de l'auteur produisent un petit livre fort stimulant qui devrait être lu par les responsables des villes. Délaissant les clichés faciles sur « la fête », les « jeunes » et les dérives de la liesse, il préfère scruter la réalité de la foule et celle de l'événement.

Ne retenons ici que quelques points. L'événement (concert, match, apéro géant) se joue pour une grande part dans l'avant (l'attente) et dans l'après (le souvenir). Il se joue surtout dans la conversation : « J'y serai », « j'y étais ». Ce que chacun recherche, c'est le *kairos*, ce « moment » où il se passe quelque chose. Un moment inattendu et forcément magique, où l'on va fusionner avec la foule.

L'exemple des Transmusicales

Bizarrement, ce n'est pas seulement l'inattendu qui est recherché, c'est aussi l'attendu ritualisé. Ainsi, une nuit « ordinaire » des « Trans », place Saint-Michel : il y a foule désœuvrée, une canette à la main. Un feu de cagettes est allumé. Les pompiers interviennent. Les CRS arrivent. La tension monte. Puis tout s'éteint. « Aucune agressivité ne vient faire basculer la situation », note le sociologue. Cas limite, constate-t-il : « Ni cérémonie, ni émeute, ni spectacle, ni effervescence collective ».

Alors quoi et pourquoi ? L'alcool a sa part. Il est un maillon dans la « construction de l'attente ». Boullier emprunte au philosophe allemand Sloterdijk, la curieuse notion de « gâterie », à savoir des agréments proposés pour éviter que l'événement ne déçoive. L'alcool en fait partie mais aussi toutes sortes d'« offres annexes » conçues pour chasser le vide en saturant le lieu et le moment : pom-pom girls avant une rencontre de foot, feux d'artifices, etc.

Que vient-on chercher place Saint-Michel ? Peut-être « un paroxysme de promiscuité en plein air », cette joie des corps qui se frottent. Mais encore ? Peut-être rien. Le simple fait d'être présent. De jouir du présent collectif tel un somnambule alcoolisé. De consentir à l'incertitude de la minute suivante. Espérer qu'il se passe quelque chose qui « rétrospectivement donnera de la valeur à toute la soirée ». Ce *kairos*, ce « frisson dans le dos » parfois éprouvé lors d'un concert quand un solo de guitare fait vibrer le diapason de l'émotion.

Foule à contenir ou à contenter ?

Pour que ça marche - revenons à la place Saint-Michel – il faut un « attracteur ». Le feu de cagettes, par exemple, en est un : il capte l'attention ; « il transforme l'état de coprésence en foule organisée ». L'attracteur répond à la « demande de surprise ». Sans lui, c'est l'ennui. Or la lutte contre l'ennui (mortel) « constitue l'objectif clairement exprimé par les participants ».

Pour que ça marche, il faut aussi « un couplage entre un bon conteneur et un bon contenant ». Le conteneur, c'est le lieu où se déroule l'événement (place, stade, rue) avec son dispositif de canalisation, de contention (grilles, couloirs, chicanes, etc.). Si le conteneur est nécessaire au bon déroulement, il n'est pas suffisant. Il lui faut être aussi un contenant, c'est-à-dire un dispositif de contentement, un espace habitable et habité, qui « oriente le public au-delà de lui-même ». Cela passe par l'esthétique du cadre, par l'animation du lieu et des circulations, et même par ce « contenant psychique » qu'est le *storytelling* qui accompagne l'événement. Selon l'auteur, les organisateurs des Transmusicales ont sur finement joué cette partition.

L'avènement de l'outre-ville

Reste que la fête est condamnée à se réinventer, donc à toujours déborder des cadres institués. Hors programmation, « raves, jeudi soir rennais et apéros géants signalent à chaque fois le même épuisement des offres dites « culturelles » ». Ces apéros sont « du collectif assemblé sans autre attracteur que lui-même ». Inutile de les mépriser ou de vouloir les piloter, car ces gigantesques rendez-vous Facebook pourraient être « l'annonce de possibles encore balbutiants ». Ils réunissent « deux mondes oubliés dans l'offre professionnelle d'événements : celui de la tradition des rassemblements conviviaux, l'apéro, et celui des univers virtuels des réseaux sociaux ».

Derrière, pointe ce que le sociologue appelle « l'outre-ville ». Une ville dont le territoire réel, ses rues et ses places, s'effacent au profit du réseau social virtuel. Naguère, des milliers de petites conversations – de bistrot, d'arrêt de bus, de trottoir ou de machine à café – construisaient l'événement urbain, en prenant un certain temps. Avec l'apéro, ces paroles se convertissent « en quelques instants et sans médiateur » en manifestation de masse. Et c'est toute la ville qui en est chamboulée, soumise à tout instant à l'irruption dans son tissu de ce débordement d'un type nouveau.

G.G.

Dominique Boullier, *La ville événement. Foules et publics urbains*, aux Presses universitaires de France, collection « La ville en débat », 146 pages, 10 €.

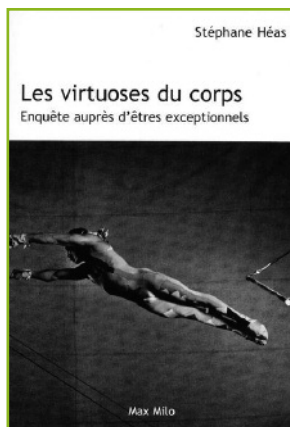
À LIRE

Une enquête sur les « virtuoses du corps »

Belle idée que celle du sociologue de Rennes 2, Stéphane Héas, notamment spécialiste du sport, de s'intéresser aux « virtuoses du corps ». Ces personnes exceptionnelles qui développent à force de travail des talents inédits : apnéiste, contorsionniste, funambule, ventriloque, imitateur d'oiseau, nez, œnologue, équilibriste, fakir... Le chercheur a interviewé trente de ces personnages parfois sortis du *Guinness book*. Cette étonnante galerie de portraits aurait pu aboutir à un livre « grand public ». Il n'en est rien car l'auteur a préservé l'anonymat de ses virtuoses et son enquête colle à la rigueur dont les sciences humaines aiment se prévaloir. Chassons ce presque regret en admettant que le livre satisfait la curiosité et donne matière à réflexion : quelle est la part du travail et de l'héritage dans le talent des virtuoses ? Comment s'entraînent-ils ? Quel est le rôle des médias dans leur carrière ? Comment vivent-ils la célébrité ? le vieillissement, etc. ? À une époque que l'on dit obsédée par la compétition, le corps et ses prouesses, cette incursion dans l'excellence corporelle est riche d'enseignements : on découvre des professionnels passionnés, engagés dans une quête de dépassement des limites. Des « outsiders » à la fois admirés et vulnérables. Parfois même marginalisés tant notre acceptation sociale de ces humains d'exception reste ambivalente.

G.G.

Stéphane Héas, *Les virtuoses du corps. Enquête auprès d'êtres exceptionnels*, éditions Max Milo, 254 pages, 18 €.



Cloués au port, récit de canicule et de mort

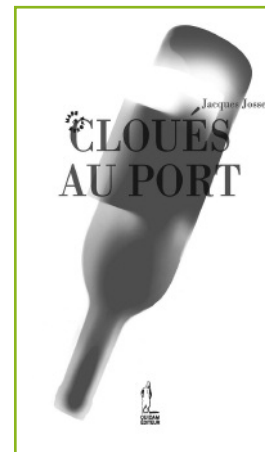
Un beau texte. Tenu de bout en bout par une écriture réfléchie. *Cloués au port* se passe dans un village breton de la côte nord durant un été de canicule. L'unité de lieu et de temps n'est qu'apparente. Toujours pénétrée qu'elle est par un « ailleurs » – les rivages lointains où officia le Capitaine, héros du livre – et un « jadis » dont les légendes vraies hantent les habitants.

Les personnages parlent, vaquent dans le café du village. Le café a les faveurs de Jacques Josse, lui aussi de ce pays, auteur il y a juste dix ans d'un remarqué *Café Rousseau*. Au bar, on trouve surtout le Capitaine, haute figure d'infatigable raconteur, flanqué de Jimmy, fragile grutier qu'un malaise cloua au sol. Surtout, « entre le bistrot et la mer, il y a le cimetière ». Le cimetière est aussi « bavard » que le café : c'est là que les choses se passent, que les récits se fondent. Extraordinaire sarabande autour des tombes fort sollicitées en ces temps de canicule. L'auteur n'a pas son pareil pour évoquer le ballet des vivants autour des morts, « tous agrippés les uns aux autres devant le lit mortuaire » dans une « volée d'effusions, d'embrassades, de joues humides et de petits cris crispés ».

On n'est jamais ici dans le cliché attendu de l'âpreté rustique ou du commérage fielleux. L'alcool des uns, la folie des autres n'agissent pas comme ferments de violence. Au contraire, l'univers du récit progresse dans une sorte de douceur bienveillante. Il est attentif à la compréhension des drames familiaux et des solitudes souffrantes, à la force tranquille du lien qui unit les êtres par la grâce des soliloques, du bistrot et de la mémoire partagée. Et par-dessus tout, de cette écriture rêveuse douée d'un fort pouvoir de réconciliation.

G.G.

Jacques Josse, *Cloués au port*, chez Quidam Éditeur, 96 pages, 12 € (www.quidamediteur.com).



À LIRE

Le club des filles moches

Un adolescent un peu coincé est recruté dans un groupe de lycéennes pour dessiner un logo. Elles ont formé une sorte de confrérie secrète et militante : le club des filles moches. C'est évidemment très drôle ce combat contre la tyrannie de l'apparence. Et la laideur, ce tabou, est un bon sujet de roman. Celui-ci se passe en 1989 dans la bonne ville de Rennes dont la topographie autant que les tropismes sont parfaitement restitués.

Abraham, le narrateur a 16 ans (l'âge de l'auteur à l'époque). Il est amoureux des montres Swatch et rêve d'en devenir le designer. Nous sommes à plein dans un roman « générationnel » : on y retrouve le parfum des « eighties », ses codes, ses références, ses slogans, ses tubes. Le style est vif et sans façon, les dialogues bien nourris. La légèreté et la manière qu'a l'auteur de ne pas se prendre au sérieux donne à cette rubrique provinciale un bel agrément de lecture. L'histoire en réalité est double puisqu'elle met en scène le même personnage vingt ou trente ans plus tard : il est devenu directeur du marketing d'une entreprise d'optique à Vitré. Son cynisme est sans borne : ainsi embauche-t-il une secrétaire sans l'avoir auditionné, simplement parce qu'elle est jolie fille. Les deux périodes s'entrelacent dans le récit. Attention, cette histoire attachante se conclut en tragique. L'insouciance n'avait qu'un temps.

G.G.

Karl Nouail, *Le club des filles moches*, éditions Siloë, 224 pages, 17 €.

Le « fils de ploucs » est un « humaniste athée »

Jean Rohou, le grand « racinien » de l'université de Rennes 2, a éprouvé le besoin à 76 ans de mettre au clair sa relation au catholicisme. Athée déclaré, l'enfant de Plougourvest (Finistère) a baigné comme tout Breton dans l'univers des prêtres. Devenu célèbre grâce à son autobiographie *Fils de ploucs*, l'universitaire sort aujourd'hui



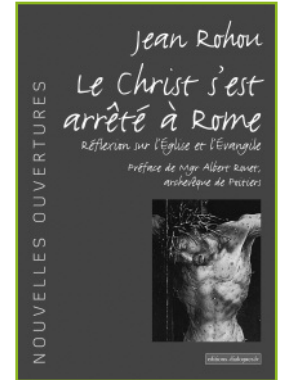
chez l'éditeur brestois Dialogues un volumineux essai intitulé *Le Christ s'est arrêté à Rome*.

Curieux ouvrage où l'auteur passe son temps et cinq cents pages à nous convaincre que l'Église n'a cessé de trahir le message de l'Évangile. Pas besoin d'être grand clerc pour savoir que toute institution ne peut progresser qu'au mépris des idées qui la fondent. Tout y passe, des positions rétrogrades ou des comportements hypocrites des instances officielles de l'Église : morale, pilule, avortement, divorce, prêtre ouvriers, guerres, etc. Bref (si l'on peut dire), Jean Rohou nous sert un réquisitoire très argumenté et vivant contre un Vatican rétrograde et porteur de tous les maux.

Et l'on se dit, mais qu'est-ce qu'un athée peut avoir à faire du Vatican ? Qu'un catholique convaincu et progressiste se fasse les dents contre le pape, soit. Mais un athée ! Alors on s'avise que la préface de l'ouvrage anti-vaticaniste a été rédigée par l'archevêque de Poitiers, Albert Rouet. Tout s'explique quand on arrive au chapitre 20, intitulé « profession de foi d'un humaniste athée ». Sans éluder son « léger anti-cléricalisme », l'auteur dit son admiration pour le message chrétien, son respect, etc. Il analyse également avec sincérité, finesse et nuance sa propre « non foi ». Au fond, l'on peut distinguer deux formes d'athéisme revendiqué : il y a celui, manière Onfray dans le *Traité d'athéologie*, tirant au bazooka sur la moindre molécule de religiosité. Et il y a celui de Jean Rohou : moins péremptoire et plus tolérant. Retenons cette réflexion parmi d'autres : si le 20^e siècle s'est déchristianisé ce n'est pas parce qu'il est « matérialiste » mais au contraire parce qu'il est « idéaliste » et « qu'il veut l'être librement ». Nous avons « rejeté une religion et une Église répressives parce que ce sont répandues des valeurs qui figuraient dans l'Évangile, mais qui ont été diffusées par la démocratie laïque ».

Le débat n'est pas clos. On attend avec impatience le livre que Jean Rohou annonce dans son introduction. Il concernera « la Bretagne et la religion ».

G.G.

Jean Rohou, *Le Christ s'est arrêté à Rome. Réflexion sur l'Église et l'Évangile*, éditions Dialogues, 540 pages, 27 €.

À ÉCOUTER

*Slim Wild Boar,
le countryman rennais*

L'un des meilleurs groupes d'américana est rennais. Après un remarquable album, l'an dernier, sur Beast Records, *Water on a Dirty Ground*, Slim Wild Boar and His Forsaken Shadow reviennent avec *The Lovesick, the Guilty and the Drunk* sur le label nantais Kizmiaz.



Voici, peut-être, les vrais fils spirituels de Johnny Cash. Entretien

PLACE PUBLIQUE > Slim Wild Boar, c'est un surnom, je suppose...

SLIM WILD BOAR > Oui, je m'appelle Kevin Gourdin, qui est un meilleur nom pour jouer dans un film porno que pour faire de la musique. Je voulais un surnom avec un nom d'animal. À l'époque, je jouais au foot à la Tour d'Auvergne, dont le symbole est un sanglier (wild boar : sanglier sauvage). Et slim, et bien, parce que je suis mince.

PLACE PUBLIQUE > Une bio express ?

SLIM WILD BOAR > Je suis arrivé à Rennes à l'âge de 13 ans. J'en ai 30. Les études : deux ans en philo, puis un Dut métiers du livre. Je suis bibliothécaire.

PLACE PUBLIQUE > La guitare, le premier instrument ?

SLIM WILD BOAR > Non, j'ai commencé par le trombone, dans un orchestre municipal du Nord. En arrivant à Rennes, il n'y avait pas de tradition de fanfare. Mes parents m'ont inscrit au Conservatoire. Clairement, la guitare, c'est plus marrant que le trombone. Je n'ai pas fait tant de groupes que ça. Le premier un peu sérieux, c'était en 2002, un groupe de garage. Parallèlement, je commençais à enregistrer mes petites chansons sur un 4 pistes. Je continue à jouer dans un groupe de punk rock, the Decline, avec qui on tourne pas mal.

PLACE PUBLIQUE > Slim Wild Boar, c'est plus du folk américain que du punk ?

SLIM WILD BOAR > Je suis venu au punk à l'adolescence, par révolte. Mais j'ai commencé la guitare en faisant du blues, et j'ai baigné dans la musique irlandaise, qui est une des bases de la country. La grande découverte, comme pour pas mal de gens de ma génération, ce sont les American Recordings de Johnny Cash. Ensuite, j'ai remonté le temps, écouté tout ce qu'il avait fait. Et, bien entendu, découvert Hank Williams.

PLACE PUBLIQUE > Votre voix a sa personnalité propre, mais appartient, selon les morceaux, à l'école Johnny Cash ou Shane Mac Gowan (The Pogues).

SLIM WILD BOAR > J'ai toujours été fasciné par les voix rauques et graves, comme Tom Waits, ou Shane Mac Gowan. Oui, sur certains morceaux, il y a un petit côté Pogues. C'est le groupe qui m'a suivi depuis que j'étais petit. Gamin, j'aimais son côté irlandais ; ado, j'aimais son côté punk ; maintenant, je suis fasciné par ses textes.

PLACE PUBLIQUE > L'autre membre du groupe est The Forsaken Shadow à la guitare électrique. Un autre joli surnom

SLIM WILD BOAR > Youenn avait déjà joué avec moi dans un groupe punk. Au début, je voulais faire un one man band un peu foutraque. Mais finalement, ce sont plutôt les choses mélancoliques qui me vont bien. Il fallait une seconde guitare. Et nous venons de prendre Nico à la batterie.

PLACE PUBLIQUE > Il y a beaucoup de murder ballads (tradition américaine de chansons d'amours finissant très mal) dans vos chansons

SLIM WILD BOAR > Nick Cave, qui a sorti tout un disque de murder ballads est aussi une influence. Et puis, j'aime bien les chansons d'amour, mais c'est ma seule façon d'en écrire sans tomber dans le dégoulinant.

PLACE PUBLIQUE > Parallèlement, vous restez aussi un chanteur punk. C'est cohérent ?

SLIM WILD BOAR > Oui, c'est un équilibre. Le groupe punk, c'est une grosse débauche d'énergie. J'aime bien me dépenser. Dans Slim Wild Boar, la voix est plus posée, c'est plus canalisé. Je suis obligé d'être carré en jouant en même temps de la guitare et de la grosse caisse. C'est plus basé sur l'intensité que sur l'énergie.

PLACE PUBLIQUE > Vous avez déjà sorti trois albums... ou deux et demi ?

SLIM WILD BOAR > Un petit label américain (Devil's Ruin Records) avait sorti les démos de mes premiers morceaux que j'avais mis sur MySpace. L'an dernier, le label rennais Beast a sorti l'album *Water on a Dirty Ground*. Le disque qui sort, oui, je le considère comme nouveau. Mais, en fait, on a réarrangé et en partie réenregistré les morceaux du premier disque, le son du 4 pistes pourri avait du charme mais bon. *The Lovesick, the Guilty and the Drunk* sort en vinyl sur le label nantais Kizmiaz. Mais j'ai un album de nouveaux morceaux pratiquement prêt...

RECUEILLI PAR PHILIPPE RICHARD

À ÉCOUTER

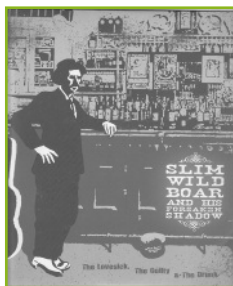
ROCK

FOLK

The Lovesick, the Guilty and the Drunk

La production est beaucoup plus brute que sur *Water on a Dirty Ground*, Slim Wild Boar ayant voulu garder l'atmosphère des démos originales. Les morceaux ont été réenregistrés, la guitare électrique au son plein de vibrato, trouve toute sa place aux côtés de l'acoustique, chœurs et banjos complètent les morceaux.

L'atmosphère ressemble beaucoup à ce qu'on peut entendre quand le groupe joue dans les bars. Cette version beaucoup plus garage, moins sophistiquée du son n'est pas un frein, même si on peut préférer la voix plus posée du disque précédent. La sélection de morceaux est globalement plus énergique que sur l'album sorti chez Beast, et l'influence Pogues, moins prégnante dans *Water on a Dirty Ground*, apparaît clairement. On attend déjà le prochain « vrai » nouvel album avec impatience



P.R.

CD et Vinyl *The Lovesick, the guilty and the drunk*, Kizmiatz. 9 titres. 30'. Contact : <http://www.myspace.com/theotoforderonemanband>

Surf/Electro Bikini Machine : Play With the Tapes # 2

Les Bikini Machine jouent avec les morceaux de leurs camarades de label. Platinum s'était déjà livré à l'expérience avec Rubin Steiner. Cette fois, c'est encore plus probant. Les Rennais ont réalisé un mix dans l'esprit surf-garage-soul-électro avec petits bouts de dialogues de films obscurs : leur marque de fabrique. Quatre des douze morceaux sont signés Bikini Machine. Mais ceux-là aussi sont sérieusement bidouillés... ou inédits. Le rock *Good Morning* est interprété au piano-voix avec chœurs ondoyants. Le twist *Who's Gonna Make It* devient plus cool, détaché, épuré. *Shout*, instrumental élec-



tro ponctué de sirènes de police et divers sons automobiles, a une frénésie démentie par un tranquille orgue antique. *Dictown* démarre en tonnerre et cri de femme, évolue en basse mystérieuse et voix impavide. Parfait pour une bande son de série B horrifique sixties.

P.R.

CD *Play with the tapes # 2*, 12 titres, 42'. Platinum/Discograph.

Fuckin' Hell Orkestar

Le Fuckin' Hell Orkestar joue souvent dans le registre punk urbain mâtiné de folie balkanique, popularisé par Gogol Bordello ou les BO de Goran Bregovic. *In the Garage* est en plein dans cette mouvance, avec tuba et trompette roboratifs, rythmique binaire sautillante, texte ironique et chœurs extatiques derrière.



Wild Horses reprend en partie les mêmes éléments. Mais la voix s'essaie au rap, les cuivres s'inspirent des thèmes de *Mission Impossible*, les guitares sont travaillées à la wah wah et l'accordéon prend le dessus. Comme une version très décalée des BO funk des films noirs des années 1970. Plus bizarrement, le morceau d'introduction *Away Out of Me* est un folk-rock nocturne plus conventionnel. Le groupe composé de musiciens de plusieurs formations rennaises (Scenic Railways, Megalux) se cherche encore en studio mais fonctionne sur scène.

P.R.

EP *Fuckin' hell orkestar*, 3 titres, 6'. Megalux Productions.
Contact : myspace.com/fuckinhellmusic.

À ÉCOUTER

Ladylike Lily : On my own

Peut-être la prochaine grande sensation folk féminine. À 23 ans, Oriane Marsilli, alias Ladylike Lily, combine avec grâce des influences qui jamais ne l'écrasent. Elle revendique celles d'Emiliana Torrini, d'Emily Jane White, d'Emily Haynes (de Metric), trois Emily qui ont inspiré son surnom... Mais aussi celle de la musique irlandaise avec laquelle elle a grandi. Seule sur scène, guitare acoustique ou mini-guitare électrique en main, Ladylike Lily possède une belle collection de chansons folk enchantées. Son premier EP est un assez bon résumé de ses qualités... actuelles. Détail.



– *Pearl and Potatoes*, avec son rythme sautillant et ses relents de comptine enfantine, est le titre le plus accrocheur. La voix est innocente, subtilement doublée pour un meilleur effet. La guitare est presque le seul instrument. Des claquements de doigts et une note de basse de temps en temps comme rythmique. Joli sens de l'arrangement délicat et morceau addictif.

– *I'm Terrified of Being* révèle une approche un peu plus sombre. Intro à la harpe (enfin, semble-t-il), voix doublée et réverbérée, choeurs lointains traités comme une nappe de synthé, arpège de guitare entre Irlande et Afrique. Et, cette fois, encore moins de rythmique, si ce n'est une petite note percussive à la fin de certaines phrases. Un léger effet parasite gêne un rien l'écoute au casque. Mais là aussi, la mélodie trouve une voie originale et poignante.

– *Your Bed* approfondit cette voie plus mélancolique, la voix gardant sa douceur, mais avec une tonalité à la fois désolée et un peu détachée qui permet d'exprimer les petites failles qu'on aime chez Alela Diane, même si la légère distance, ou l'absence de pathos trop poussé, renvoient à la merveilleuse Laura Veirs. Ladylike ne reconnaît aucune des deux comme influence.

– *Silly Song* reprend l'approche mignonne et légère qui réussit si bien à *Pearl and Potatoes*. Morceau sympathique mais c'est le seul point faible de l'EP.

– Pour terminer, *Private Light* entoure la guitare de lointaines sonorités fantomatiques. Sentiment d'isolement pas forcément malheureux. Tout repose sur la voix, ici plus expressive.

La jeune femme s'est mise récemment aux claviers et aux bidouillages électroniques, qu'elle a commencé à intégrer dans son inspiration délicieusement mélancolique. On lui prédit un avenir.

P.R.

EP *On my own*, 5 titres. 13 mn. Contact : myspace.com/ladylikelily.*Bande-son
Laetitia Sheriff/Thomas
Poli/François Jeanneau :
Often False*

Les musiques composées pour une pièce supportent rarement l'écoute seule. Celle-ci, climatique, lente et expressive, tient grâce au jeu de guitare de Laetitia Sheriff, sobre, délicat, très légèrement atonal. On considère toujours plus la jeune femme comme une chanteuse (sa voix n'apparaît ici qu'épisodiquement), les qualités poétiques de son jeu de guitare se révèlent. Composée pour la pièce *Hedda Gabler* d'Henrik Ibsen, mise en scène par David Gauchard, la bande-son associe les guitares de Laetitia (dont une baryton) aux claviers et basses de Thomas Poli et au saxo soprano de François Jeanneau. On évolue dans un registre pas très bien défini entre arpèges folk singuliers, émotivité intelligente du post-rock et légères tonalités jazz. Le disque ne sort qu'en édition limitée à quelques centaines d'exemplaires mais mérite un public plus large.

P.R.

CD *Often false*, 12 titres, 41'. Idwet/L'Unijambiste.

À ÉCOUTER

Folk-Rock Kowalski : *All Things Brought to Back to Daylight*

Un détail qui pardonne rarement dans l'américana est l'accent américain approximatif. Celui de Mathieu Eveillard est loin d'être parfait, mais son groupe Kowalski n'est pas vraiment une formation de folk à l'américaine (quoi qu'il le revendique). Le groupe de Guipry, qui signe son troisième album depuis 2005, est beaucoup plus proche d'un Theo Hakola... Américain vivant en France depuis longtemps. L'enregistrement manque de force sonore et de profondeur dramatique, mais l'interaction entre les guitares et le violon d'Amélie Brion peut faire des étincelles. Quand la voix d'Aurore Pauvert se voit accorder un peu plus de place, les chansons frémissent. Mais elle n'est pas bouleversante quand elle assume seul le chant. Kowalski est estimable, sans les extrêmes de sensibilité ou de folie nécessaires pour briller dans un genre encombré.



P.R.

CD *All things brought ti back to daylight*, 12 titres, 50'. Stanley and Cows. Contact : myspace.com/roomfortwo.

Chanson métissée Les Vieilles Pies : *Une vie formidable*

Les Vieilles Pies ont sept ans d'existence mais leur troisième opus, *Une vie formidable*, sonne comme si la bande avait vingt ans de boulingue saute-frontières dans les poches. Débordant d'humanité partageuse, de générosité vraie, d'émotion nue, les quinze titres s'écoutent comme une B.O. de film, avec des images plein les mots et les notes. Un de ses atouts majeurs, c'est la formidable et poignante voix de son chanteur/clarinetiste, Gabriel Saglio, cousine de celle d'un Denis Péan (Lo'Jo, à qui on pense souvent ici), brélienne dans sa façon de dire des chansons aux allures de poèmes (cf la "présence"



de Brel lui-même sur *Une vie formidable*). Mais c'est l'ensemble de la troupe, six complices avec accordéon, violon, guitares, banjo, basse et batterie, qui mérite les oreilles et la queue. Six potes en chanson, balaçant de guinguette en reggae, de jazz en musique klezmer, avec même une pincée de hip-hop et d'électro. Un vrai beau disque.

J.T.

CD *Une vie formidable*, 15 titres, 60'. L'Igloo/L'Autre Distribution.

Chanson/blues Steph Machin : *Encore combien ?*

Cet EP est le premier projet solo de Steph Machin, qui avait navigué jusqu'ici de groupes rock en aventures électro. Pour un coup d'essai, c'est quasi un coup de maître. Seul avec ses guitares, ses claviers, ses samples et ses programmations, il propose avec *Encore combien ?* une balade sensible et écorchée en territoire électro-blues, de l'Arthur H et du Arno dans la voix, les fantômes bienveillants d'Higelin et de Bashung pour anges gardiens. Il y a pire compagnie, surtout quand on garde son libre arbitre par rapport à ces monstres sacrés. Superbement produits par Bruno Green, les six titres de l'opus, dont une reprise arrache-tripes des *Petits papiers* de Gainsbourg, vous hantent très vite, entre vocaux éraillés, phrasés de guingois, stridences électriques, boucles obsédantes. Scéniquement, voilà un répertoire qui touche sûrement à cœur.



J.T.

EP *Encore combien ?*, 6 titres, 25'05. Autoproduction. Contact : myspace.com/stephmachin.

À ÉCOUTER

JAZZ

Le jazz accélère le tempo à Rennes

RÉSUMÉ > Les deux soirées de Jazz à l'Étage, en 2009 au Liberté, le donnaient à penser : un festival est bel et bien né. Et, dès la deuxième édition qui s'annonce (du 14 au 18 mars), l'impulsion est donnée. Le directeur artistique, Yann Martin, pense déjà à un festival de dimension internationale.

PROPOS RECUEILLIS PAR > **GÉRARD PERNON**

PLACE PUBLIQUE > La première édition du festival Jazz à l'Étage s'est tenue les 5 et 6 mars 2009 au Liberté, à Rennes. Le premier soir avec Kellylee Evans et Pierrick Pédron, le second soir avec Thomas Savy et Tigran Hamasyan. Chaque soir, environ 400 personnes étaient présentes. Quel bilan peut-on faire de cette première ?

YANN MARTIN > Financièrement, ça ne nous a rien rapporté, mais ce n'était pas le but. Le résultat, de ce point de vue, importait peu. Il s'agissait de faire connaître le label Plus Loin, qui est désormais basé à Rennes. C'était plutôt une campagne de communication et elle a eu un impact auprès du public et des médias nationaux et régionaux. À Rennes, le jazz n'a pas une présence forte ; il ne se passe pas grand-chose. Nous n'avons pas mis de gros moyens dans l'opération, ça a été pourtant très positif. Il doit y avoir une scène jazz à Rennes, les médias nationaux sont prêts à suivre ; il y a eu engouement de leur part. Et nous avons mené l'opération sans recourir à des stars, mais avec de jeunes musiciens de notre label. Il y a donc un vrai public ici.

PLACE PUBLIQUE > À l'arrivée, nous avons donc l'acte fondateur d'un festival ambitieux, puisque la seconde édition durera cinq jours (14-18 mars) et proposera quinze concerts ?

YANN MARTIN > Le festival existe en effet. C'est un événement que nous voulons durable, sur cinq jours cette fois. Le budget s'élève à 140 000 €, pour parler de l'artistique, au lieu de 40 000 € l'an dernier. Nous avons passé neuf mois à chercher de l'argent ; ce n'est pas facile parce que nous devons faire nos preuves. D'autant qu'il y a déjà pas mal de festivals par ici. Les collectivités territoriales sont très sollicitées. Nous sommes donc allés vers le privé, ce qui permet de rencontrer des gens qui savent bien de quoi on parle. Et ça donne des résultats : BNP-Paribas, Banque de Bretagne, Gan, Stade rennais, BMW-Huchet, Fip, France-Bleue, Télérama, etc., ont suivi ! Et on nous a laissé une liberté artistique complète.

CAROLINE RODOR > Quinze concerts rassembleront quarante-trois musiciens. La base restera le Liberté, l'Étage plus précisément. La pre-



Caroline Rodor (présidente du festival) et Yann Martin (directeur artistique du festival) au Liberté, à Rennes.

mière soirée aura lieu au TNB avec un ciné concert. Le film, de 1925, s'intitule *Le Prince charmant*. Il est signé Victor Tourjansky. La musique sera de Riccardo Del Fra et Benoît Alziary. Nous aurons une soirée « city jazz » avec des concerts gratuits dans différents lieux (Epi Condorcet à Saint-Jacques, médiathèque de Betton, Hôtel Le Coq-Gadby, L'Homme qui marche, Café des Bricoles et Lulu Berlué). Suivra une soirée à l'Étage, avec Eric Le Lann et le quartet Jannick Top, puis le Moutin Reunion Quartet. Du jazz fusion. Le 17, se succéderont le Guillaume Saint James Sextet, le Mark Guiliana Quartet et Frédéric Collignon, avec son hommage à Miles. Enfin, le 18, Tigran Hamasyan, pianiste incroyable, et Avishai Cohen et son quintet, contrebassiste et showman.

PLACE PUBLIQUE > Après La Harpe en Jazz, Jazz à l'Ouest et Jazz aux écluses, n'est-ce pas un festival de plus ?

YANN MARTIN > Le jazz est une musique vivante pour tout public, on s'en rend bien compte aujourd'hui. C'est à la fois une musique savante, mais qui n'a pas décroché de son public, qui est resté fidèle, une musique populaire, avec des standards connus, et une musique actuelle, qui se crée chaque jour avec des jeunes musiciens qui émergent, dans de nombreux pays. Nous voulons lancer un festival destiné à avoir rapidement une dimension régionale, avec Brest, Nantes, Saint-Malo, etc., puis nationale et internationale.

À ÉCOUTER

CLASSIQUE

En l'amoureux vergier

Le Manuscrit 564 de la Bibliothèque du Musée Condé, plus connu sous le nom de Codex Chantilly, a accroché l'attention de l'ensemble de voix de femmes De Caelis, auquel on doit également une récente version de la fameuse Messe de Tournai (Ricercar), qui propose un choix dans une anthologie intitulée *En l'amoureux vergier*. C'est le tout début du 15^e siècle qui définit la période dans laquelle s'inscrivent les musiques préservées dans le Codex Chantilly. Ses théoriciens parlèrent à l'époque d'Ars nova. Les musiciens des générations suivant celle de Philippe de Vitry (1291-1361) ou de Guillaume de Machaut (v.1300-1377), pour ne citer que deux des représentants les plus célèbres de l'Ars nova, se servirent des innovations de leurs prédécesseurs pour élaborer des musiques de plus en plus complexes et recherchées, qui frôlèrent parfois la préciosité ; cette manière, qui durera jusqu'au début des années 1400, a été même nommée Ars subtilior par la musicologie moderne. C'est ce répertoire qu'immortalisent en large partie les treize motets et quatre-vingt-dix-neuf chansons transmis par le Codex Chantilly. Les musiques se révèlent un fascinant mélange entre les inspirations du Nord et du Sud.

Pour servir ce répertoire complexe, les interprètes doivent réunir la clarté de la diction, la discipline d'ensemble et la souplesse vocale, sans négliger pour autant la sensibilité de l'interprétation, car il ne s'agit pas de jeux formels. L'ensemble De Caelis, dirigé par Laurence Brisset, a trouvé un bel équilibre entre rigueur et sensualité, et sa lecture des seize pièces qui composent «En l'amoureux vergier» se signale tant par son raffinement que par sa vitalité. Leur assise très ferme les autorise à laisser se déployer, avec autant d'efficacité que de liberté, des couleurs vocales extrêmement séduisantes. Gracieuse sans être éthérée, calculée mais sans excès d'afféterie, l'interprétation de De Caelis est une réussite qui rend compte avec beaucoup de justesse de la subtilité des pièces du Codex Chantilly. *En l'amoureux vergier* est une belle réalisation.

Créé en 1998, sous la direction artistique de Laurence Brisset, basé en Normandie, l'ensemble De Caelis est spécialisé dans l'interprétation du répertoire médiéval a cappella. Passionné par ce répertoire peu connu, il effectue un travail d'interprétation reposant sur la connaissance des sources, des notations, et du contexte des œuvres.

Polyphonies du Codex Chantilly par l'ensemble De Caelis. Angélique Mauillon, harpe, Guillermo Pérez, organetto. Laurence Brisset, chant et direction. 1 CD Eon. 64'21



La discographie de l'ensemble De Caelis

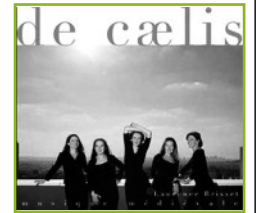
La Messe de Tournai, première messe polyphonique, 14^e siècle (chant : Florence Limon, Estelle Nadau, Caroline Tarrit, Léna Orye), Ricercar, distributeur : Harmonia Mundi, 2008);

J'ai désirs, musique française des 13^e et 14^e siècles (chant : Laurence Brisset, Florence

Limon, Estelle Nadau, Caroline Tarrit, Léna Orye, Studio SM, 2006; *Orbis*, musique anglaise du 15^e siècle (chant : Laurence Brisset, Florence Limon, Estelle Nadau, Caroline Tarrit, Léna Orye), Studio SM, 2004;

O Felices Lacrimae, musique anglaise du 14^e siècle (chant : Laurence Brisset, Raphaèle Kennedy, Catherine Laebens-Makedonsky, Florence Limon, Estelle Nadau, Caroline Tarrit, Léna Orye), Studio SM, 2002;

Duce creature, musique de provenance anglaise du 13^e siècle (chant : Laurence Brisset, Raphaèle Kennedy, Catherine Laebens-Makedonsky, Florence Limon, Caroline Tarrit), Studio SM 2000.



À ÉCOUTER

CLASSIQUE

Paysages nordiques



Le chœur de chambre Vibrations est une chorale créée en septembre 2006 à Rennes, qui rassemble des chanteurs confirmés sous la direction de Sabine Argaut. Il est accueilli en résidence depuis 2008 par

l'école Saint-Vincent-Providence de Rennes, avec laquelle il tisse des liens musicaux réguliers. En 2010, il a été retenu comme chœur école du nouveau Pôle d'enseignement supérieur régional Bretagne-Pays de Loire

En 2008, le chœur crée *Dix pour une vieille* au théâtre de La Paillette, à Rennes, puis il travaille avec Jean-René André, titulaire des grandes orgues de la cathédrale de Rennes, et les chœurs de l'école de chant choral Saint-Vincent-Providence. Cela donnera un CD, *Les Chants de l'Iroise* (Drop Studio). En 2009, le chœur Vibrations a proposé un programme romantique. En 2010, le voilà transporté aux bords de la mer Baltique.

Le monde musical européen a découvert au début des années 2000 la musique nordique. En France, cette dynamique a été insufflée au niveau choral par Laurence Equilbey, à la suite de l'important travail qu'elle a mené avec Eric Ericson. Cette musique se caractérise par un fort ancrage dans la tradition populaire des pays scandinaves. Les compositeurs d'aujourd'hui ont su enrichir de nouvelles harmonies les mélodies d'hier. Vibrations a tenté de retrouver dans ce programme les ambiances et couleurs si caractéristiques des rives de la mer Baltique. Les rencontres répétées de Sabine Argaut avec ce répertoire l'ont tout naturellement poussée à proposer ce nouveau programme. Après une tournée en Lituanie (2006), la direction du concert de clôture d'un Festival Letton à Riga (2000) et une formation approfondie aux côtés de Gunnar Eriksson (2003), Sabine Argaut a participé en juillet 2008 au symposium mondial d'art choral à Copenhague. C'est en France qu'elle a proposé avec le chœur de chambre Vibrations un concert dans lequel on a pu retrouver toutes ces influences.

Un disque est né de ce programme. Il a été enregistré en juillet 2010 dans l'église de Saint-Gondran, en Ille-et-Vilaine, par Sabine Argaut, Olivia Briantais, Arnaud Devlamynck, Laurent Duperrin, Dominique Houllbert, Florence Nicollin, Myriam Smorenburg Lorillier. À noter un *Immortal Bach* de Knut Nystedt, un compositeur né en 1915.

Place Publique

Abonnez-vous!

6 numéros par an

LA REVUE URBAINE

RENNES

LES CHAMPS LIBRES 10, COURS DES ALLIÉS

Place publique est une revue de réflexion et de débat sur les questions urbaines. Une revue de référence qui privilégie la raison à l'émotion, la durée à l'éphémère. Une revue généraliste croisant les savoirs, les regards, les approches. Une revue qui permet la confrontation des projets.



www.revue-placepubliquerennes.fr



www.revue-placepubliquerennes.fr

Place publique

Je m'abonne à Place publique à partir du n°.....

1 AN : **50 €**

au lieu de 60 € soit une économie de 10 €

2 ANS : **90 €**

au lieu de 120 € soit une économie de 30 €

Réglement par chèque à l'ordre de Place des débats

Les Champs Libres

46, Boulevard Magenta — CS 33926 - 35039 Rennes Cedex

Nom/Prénom

Adresse

Code postal

E-mail

Si vous êtes déjà abonné, faites connaître la revue autour de vous, abonnez vos amis!